

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 15 Mai 1862.

No. 10.

SOMMAIRE.—Chronique de la Quinzaine.—Chronique Musicale: Musique et Musicien, IV.—Etude Littéraire.—Esquisses Nationales.—Le père Mathurin, par Paul Stevens.—Union Catholique: Lecture prononcée à la première séance publique de l'Union Catholique, dans la salle du Cabinet de Lecture Paroissial, par J. Royal.—Poésie: Les enfants au berceau, par Alphonse Reynaud.—Un peut de tout.—Variétés.—Musique: Souvenirs de Berthier, par Alfred Mignault.—Il faut courir deux lièvres.—Problèmes amusants, Enigmes.—Solutions des problèmes du dernier numéro.—Mots des énigmes précédents.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 15 Mai 1862.

Le Rev. P. Félix, de la compagnie de Jésus, a continué ses conférences de Notre-Dame de Paris, au milieu d'une affluence qui témoigne

hautement du sentiment religieux de notre époque.

Son auditoire se composait principalement de la jeunesse de cette grande ville, que l'on peut bien appeler la capitale du monde, dans l'ordre intellectuel.

Des nouvelles reçues ces jours-ci affirment, également, qu'on n'a jamais vu tant de monde affluer dans les Eglises, pendant le carême et surtout pendant les jours de la semaine sainte.

Ces deux faits éclatants réunis à l'abondance des collectes pour le Souverain Pontife, sont pleins de consolation pour les cœurs chrétiens et pour toutes les âmes désireuses du triomphe et de la prospérité de l'Eglise.

Le Rév. P. Félix, suivant une observation judicieuse du savant et habile rédacteur du *Courrier du Canada*, a porté cette année un coup terrible au rationalisme en s'attaquant à lui directement, en montrant l'inanité de ses résultats et en exposant la supériorité et la fécondité de la doctrine chrétienne.

Or, le concours d'un si grand nombre d'auditeurs, la présence des jeunes générations à de tels enseignements, montrent que les esprits se détachent de plus en plus des vaines promesses de la science humaine, et se tournent chaque jour plus empressés et plus confiants vers les affirmations nettes et précises de la religion et de la foi.

Cette année particulièrement la philosophie moderne a été mise en cause, examinée et convaincue de stérilité, et, ce qui est à remarquer, c'est qu'elle garde le silence et qu'à des attaques si précises et si diverses elle ne trouve rien à répondre.

Déjà, malgré ses prétentions de libre discussion et de libre examen elle n'avait osé rien opposer aux travaux des illustres conférenciers qui se sont succédés dans la chaire de Notre-Dame.

Cependant lorsque le Rév. P. Lacordaire et M. Bautain, le P. de Ravignan et le P. Félix exposaient les droits de la doctrine catholique, les bienfaits de l'Eglise, les immenses résultats quelle a conquis au monde, la philosophie moderne pouvait bien sentir les conséquences de toutes ces démonstrations écrasantes pour ses idées et pour ses systèmes, mais confondue par la force des nouveaux apologistes du XIX^e siècle, étonnée du reveil de l'esprit religieux, désertée si universellement par ces jeunes générations dont elle avait tellement pris à tâche de flatter les idées et les inclinations, elle est restée comme anéantie d'un pareil événement et a semblé attendre des circonstances et des temps plus favorables.

Il est vrai qu'elle pouvait prétendre qu'elle n'était pas directement en cause et que la plus grande somme des efforts tombaient sur le matérialisme et l'incrédulité des jours déjà écoulés.

Mais actuellement elle est directement attaquée dans ses plus subtiles ressources et dans ses derniers retranchements, et maintenant l'Apologiste de Notre-Dame après avoir réfuté,

comme ses prédécesseurs, les Athées pratiques, triste héritage laissé à nos jours par le siècle précédent, se tourne directement vers l'enseignement moderne, vers les écoles de la philosophie nouvelle, les éclectiques et les rationalistes du XIX^e siècle.

Nous verrons donc si l'erreur moderne aura cette fois-ci quelque chose à répondre ; depuis le commencement du siècle on sait qu'elle a changé habilement sa tactique.

Au XVIII^e siècle, les ennemis de la religion niaient ouvertement les enseignements de l'Eglise et ses titres à la reconnaissance de l'humanité.

Mais depuis M. de Châteaubriand, M. de Fraissynous et M. de Maistre, il a fallu adopter une marche plus cachée et plus subtile.

On n'ose plus nier les grandeurs et les œuvres de la religion, on exalte même ses travaux et on la traite avec un respect et une vénération qui ont quelque chose d'affecté, mais tous ces préliminaires n'ont pas d'autre but que la déclaration formelle que fait la nouvelle école, c'est que le temps de la doctrine catholique est passé, qu'elle a accompli son œuvre et qu'elle ne peut plus répondre aux besoins de l'avenir.

Il faut, disent les nouveaux prophètes, une doctrine supérieure à la doctrine religieuse, une doctrine à la fois plus éclairée, plus éprouvée et en même temps plus libérale, s'adaptant à ces nouveaux sentiments d'indépendance qui animent l'ordre social, comme le monde des intelligences.

Or, cette doctrine n'est autre que la philosophie, elle a suffi à l'œuvre avant l'apparition de la foi évangélique et elle a produit des œuvres et des hommes supérieurs à tout ce que nous montrent les siècles de foi, elle a guidé admirablement les peuples civilisés de l'Antiquité et après avoir abandonné pendant quelques temps à un autre enseignement les peuples enfants de la barbarie, elle les a repris vers la renaissance, les a élevés à un degré supérieur et a produit tout ce qui distingue les temps modernes et les élève au-dessus de ce qui les a précédés.

Le christianisme a fait l'œuvre des siècles écoulés, il est sans nul doute impuissant pour les besoins des siècles nouveaux où tant de

choses sont changées et transformées dans un état meilleur.

Voilà donc les modestes assurances du rationalisme moderne, assurances qui se propagent et qui se servent de tout pour faire leur chemin dans le monde.

Le R. P. Félix a repris toutes ces allégations et les a examinées successivement ; il a montré d'abord tout ce que l'humanité avait gagné même dans l'ordre intellectuel, à l'apparition de la foi et à l'aide d'une lumière nouvelle s'harmonisant si parfaitement avec les puissances de la raison humaine et étendant le domaine de ses connaissances.

Il a exposé ensuite la puissance merveilleuse de cette doctrine sublime, sachant faire tous les jours des conquêtes nouvelles, mais sachant aussi garder les anciennes, immuable dans tout ce qu'elle a acquis et sans cesse activé pour aller encore plus loin.

Enfin il a montré qu'elle renfermait toutes les conditions qui lui assuraient la conduite des intelligences dans l'avenir, possédant un trésor de vérités incontestables, ayant le don de procurer la certitude et la conviction dans les âmes, sachant dispenser ce qu'elle possède et conquérir les intelligences à l'unité, et ensuite dans une dernière conférence, examinant les écoles de la philosophie moderne, il a montré de la manière la plus évidente que pas une seule d'entre elles, pas plus qu'aucune de leurs devancières, ne remplissait même approximativement aucune de ces conditions.

Aucune école philosophique ne prétend posséder la vérité, elle prétend seulement mener à la recherche de la vérité ; aucune ne revendique la certitude, la conviction, elle n'offre que le doute et la discussion illimitée sur tous les points ; aucune ne présente le bienfait de l'unité, puisque tout est basé sur le principe de l'indépendance de la raison individuelle, principe de la division à l'infini ; or, comment cette philosophie sans domaine réel, sans criterium sérieux, pourrait-elle accomplir dans l'avenir ce qu'elle n'a jamais accompli une seule fois même sur aucun point de la vérité.

Nous verrons ce que la philosophie moderne répondra à une attaque si directe, jusqu'à présent elle n'a rien dit.

Nous avons donc été témoins cette année des mêmes résultats que les années précédentes :

L'exposition éclatante des fondements de la doctrine catholique, concours universel pour venir assister à ces grandes solennités de la foi et de l'intelligence et en même temps silence complet de la part des adversaires irréconciliables de la foi et de la vérité chrétiennes.

Tous les organes de l'opinion publique sont d'accord pour affirmer que le Rév. P. Félix a admirablement parlé et avec la plus grande force contre l'erreur, ils constatent unanimement qu'il s'est vu constamment entouré d'un concours prodigieux, surtout de la part de la jeunesse instruite et intelligente, et enfin pendant les six semaines qu'ont duré ces grandes campagnes de la vérité contre l'erreur, pas une réclamation n'a été entendue, pas un symptôme de défense n'a été même aperçu jusqu'à ce jour.

Ces trois faits réunis nous semblent assez significatifs et nous persuadent que l'avenir n'est pas comme on le prétend quelques fois aux libres penseurs, aux inventeurs de Procès Galilée (*sans garantie du gouvernement*), enfin aux sophistes en général, aux impies et aux incrédules.

Nous venons d'apprendre une nouvelle importante pour le Cabinet de Lecture Paroissial. Le gouvernement français a envoyé en présent à cette institution quatre grands ouvrages in-folio qui ont été obtenus par les soins et la recommandation du consul général, M. le baron Gauldrée Boilleau.

1o La monographie de la cathédrale de Chartres, 1 in-folio.

2o La statistique monumentale de Paris, par M. Albert Lenoir, 2 vol. in-folio de planches.

3o L'ouvrage de M. Vitet sur l'Eglise de Noyon, avec un Atlas in-folio de planches.

Depuis quelques années on a entrepris la Monographie des anciens monuments qui couvrent la France et l'Europe et dont un grand nombre ont été dévastés lors des catastrophes qui ont signalé la renaissance et la dernière révolution.

Et à ces monographies, œuvres immenses de recherches et d'érudition, on a appliqué tous les progrès de l'imprimerie et en particulier les ressources si précieuses de la lithochromie.

Beaucoup d'ouvrages ont paru sur les principaux monuments d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Angleterre.

Mais parmi ces ouvrages qui forment une collection de près d'une centaine de volumes in-folio, peu ont été exécutés avec le soin et la richesse que l'on trouve dans les ouvrages que le gouvernement vient d'envoyer et qui ne sont pas du reste les seuls exemplaires existant en Canada, car on les avait déjà à la bibliothèque du Parlement et à la bibliothèque de M. le Surintendant de l'instruction publique.

Ces travaux ne sont pas seulement utiles aux artistes, architectes, peintres et décorateurs, ils sont de plus indispensables aux archéologues et aux historiens, car on ne peut bien connaître une nation qu'en ayant sous les yeux et en pouvant étudier ses ouvrages et ses monuments.

La monographie de la cathédrale de Chartres donne les spécimens les plus remarquables de l'art de nos pères et de leurs modes de construction.

On y trouve les plans par terre, la coupe longitudinale et les principales façades de l'édifice, des détails d'appareils, de substruction, de toiture, de sculpture et de peinture sur verre.

Cet Atlas a coûté plus de dix années de travail à deux architectes éminents, M. Lassus et M. Viollet Leduc. Le texte est encore en préparation et paraîtra plus tard.

La statistique monumentale de Paris, qui renferme plusieurs centaines de planches in-folio, présente une histoire suivie de l'architecture depuis les monuments romains jusqu'aux édifices du siècle de Louis XIV.

Elle peut très utilement servir d'Atlas explicatif aux grandes histoires de la ville de Paris, parmi lesquelles celles de M. de St. Victor, (10 vol. in-8o) tient le premier rang.

Enfin la monographie de l'église de Noyon, accompagnée du texte de M. Vitet, renferme toutes les questions que présente l'histoire de l'architecture, et répond aux différentes objections proposées par les architectes Voltairiens du XVIIIe siècle, contre la belle architecture religieuse du moyen-âge.

M. Vitet examine avec soin principalement un ouvrage sur l'architecture qui a eu un assez grand retentissement il y a une trentaine d'années, l'ouvrage de M. Quatremère de Quincy.

L'auteur de la monographie de la cathédrale de Noyon montre la fausseté de l'érudition de M. Quatremère, les préventions qui déparent presque à chaque page cet immense travail et la

vanité et le peu de valeur des difficultés qu'il propose contre l'art religieux, art qu'il connaissait à peine, qu'il ne comprenait pas et qu'il n'avait jamais sérieusement étudié.

Et d'ailleurs, comment juger un pareil art, lorsqu'on a le malheur de n'avoir pas la foi qui l'a inspiré, ni la plus simple connaissance des croyances qui l'ont enfanté ?

Nous savons de quels nombreux et importants ouvrages est déjà enrichie la bibliothèque du Cabinet de Lecture et quelles ressources elle offre à la jeunesse sérieuse et lettrée de notre ville, ces nouveaux ouvrages commencent une collection qui sera de la plus grande utilité.

Nous avons donc de nouveaux sujets de louange et de remerciements à adresser à M. le Baron Gauldrée Boilleau ; la distinction et la noblesse de son caractère lui ont attiré l'estime universelle de ce pays ; et en particulier les encouragements qu'il a donnés plus d'une fois à nos institutions littéraires rappelleront toujours le goût éclairé de celui qui est l'une des gloires de l'administration française, et l'un des *essayistes* les plus distingués des grandes revues de Paris.

MUSIQUE ET MUSICIENS.

IV.

Qu'est-ce qu'un musicien ?

L'éducation première qui est donnée à l'enfant qui se destine à la carrière musicale reçoit dans chaque pays, l'Italie, l'Allemagne et la France, une direction différente. Nous avons parlé du musicien de l'Ecole Française, transportons-nous en Italie, non pour y admirer son beau ciel ni ses antiques monuments, mais seulement pour y étudier le sujet qui nous occupe.

Rome, Naples, Florence, Milan, Bologne, Venise, chacune de ces villes présente un type et un caractère différents qui reflètent un sentiment musical analogue à la physiognomie de chaque province. Ainsi, les habitants, Bolognais (Bologne) se distinguent par la précocité de leur intelligence. Ce n'est pas qu'ils aiment beaucoup l'étude ; mais les dispositions naturelles dont ils sont doués leur facilitent le travail et les rendent habiles à s'instruire. En général, l'Italien écrit bien sa langue, la parle avec aisance et s'exprime avec esprit et originalité.

Bref, l'éducation du musicien en Italie est généralement bonne parce qu'on lui apprend d'abord à parler correctement sa langue et ensuite parce qu'on l'exerce à savoir l'écrire avec élé-

gance. On considère que les langues mortes sont parfaitement inutiles au musicien et on préfère compléter son instruction première dans sa langue, sauf à lui donner plus tard une éducation plus étendue s'il en a le temps ou le goût.

Comme type du musicien en Italie, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire quelques particularités sur Rossini que la Bologne se glorifie d'avoir vu naître. Nous empruntons cet article à la plume de M. Adrien De la Fage qui entretient aussi le lecteur du célèbre Bellini.

« Pour celui qui connaît l'Italie, qui aime et chérit ce beau pays et ses habitants, pour celui qui a séjourné plusieurs années dans les principales villes de la Péninsule, et qui compte ces années parmi les plus heureuses de sa vie, il est pénible d'avouer que l'art musical y est évidemment dans un état de décadence sur lequel on chercherait vainement à se faire illusion. Plusieurs Italiens ont bravé l'opinion vulgaire pour se plaindre de cette tendance malheureuse, et, quel que fût le poids de leur opinion, ils n'ont point été écoutés ; nous voudrions pouvoir n'être pas de leur avis, nous voudrions pouvoir présenter de préférence à nos lecteurs les parties de l'art dans lequel l'Italie n'a pas encore perdu sa supériorité, nous voudrions expliquer, à l'avantage des individus et à la charge des circonstances, tout ce qui nous choque dans les comparaisons que nos lectures, nos voyages, notre expérience nous ont mis à même de faire ; mais un ouvrage tel que le notre ne supporterait pas un plaidoyer, nous devons avant tout la vérité à nos lecteurs, et en tout cas nous croyons qu'il n'y a que de l'avantage à la dire, même lorsqu'elle ne plaît pas à tout le monde.

.....
 « Il était réservé à Joachim Rossini, né à Pesaro, le 29 février 1792, d'accomplir cette révolution musico-dramatique et d'étonner le monde par son génie et l'impulsion audacieuse qu'il devait donner à son art ; son père jouait de la trompette dans les petites villes, et sa mère était une cantatrice obscure ; il ne commença l'étude de la musique qu'à l'âge de douze ans, et reçut ses premières leçons d'Angelo Tessei, prêtre-musicien, comme l'on en rencontre un si grand nombre dans les états du pape. Il ne tarda pas à être en état de tenir le piano dans les petits orchestres des théâtres, où étaient engagés son père et sa mère, et cette nécessité de faire chaque soir de la musique, d'entendre et d'accompagner sans cesse les productions des auteurs nommés ci-dessus, lui fut de la plus grande utilité, et compensa chez lui l'assiduité au travail, pour lequel il témoignait peu de goût pendant ses premières années d'étude. En 1807 il fut placé sous la direction du père Mattei à Bologne ; il ne marqua point d'abord parmi ses

condisciples ; l'étude du contre-point et de la fugue convenait peu à son impétueuse ardeur ; doné d'une pénétration rare et d'un tact qui ne le trompa jamais, il aimait mieux mettre en partition des quatuors ou symphonies de Mozart et d'Haydn, démêlant au premier coup d'œil ce qui, dans ces pièces, importait pour l'effet et était susceptible d'attirer l'attention de l'auditeur, et déposant le tout dans sa mémoire pour s'en servir au besoin. Cette finesse d'observation l'avait également bien servi dans toute la musique qu'il avait été à même d'entendre, et il avait parfaitement senti ce qu'il pouvait prendre dans la manière de Generali, dont, quant aux innovations, il paraît s'être, sans exception, approprié toutes les idées : il avait également remarqué ce qui, dans le style de Cimarosa et de Paisiello, ne pouvait être changé sans que le novateur se fourvoyât ; il observait tous les effets, tant dans la musique ancienne que dans la nouvelle, et à cet égard rien ne lui échappait ; c'est ainsi qu'il fut frappé de l'effet du *crescendo* en progressssion employé sur une pédale ; cet effet avait été imaginé par le Milanais François Mosca, nommé il y a un instant ; ou, pour mieux dire, cet auteur d'une vingtaine d'opéras tout à fait oubliés avait mis cette formule en vogue, car je crois que l'on pourrait retrouver cette idée dans quelques compositions de Mozart, et j'ai là-dessus des souvenirs qu'il ne serait peut-être pas difficile de changer en certitude. Quoi qu'il en soit, Rossini n'eût pas plutôt entendu cette nouveauté qu'il s'en empara comme d'un bien qui lui appartenait, et quand Mosca vint à réclamer, on ne songea pas même à vérifier la chose : cette habitude prise dès l'enfance n'eût fait de Rossini qu'un plagiaire éhonté, ou du moins un compositeur froid et habitué à une imitation continuelle ; mais, à cette finesse d'observation, le compositeur Pesarais joignait l'imagination la plus vive et la plus abondante, en sorte que sa marche fut celle de tous les hommes de génie qui recueillent en eux seuls tous les progrès faits avant eux, et, fondant les découvertes les plus récentes avec leurs propres inventions, donnent au tout la forme et l'existence.

« Les premiers ouvrages de Rossini furent une symphonie, une messe, une cantate : on n'y fit attention que pour remarquer que le tout était fort bruyant, et les vieux contrapuntistes purent sans effort y relever une foule d'irrégularités. Lorsque plus tard le jeune compositeur, alors âgé de vingt ans, après avoir fait représenter la *Cambiale di matrimonio* et l'*Equivoco stravagante*, écrivit pour Venise l'*Inganno felice*, on pût prévoir la future renommée de son auteur, car cet ouvrage, plein d'inégalités, mais où l'on rencontre des chants heureux, un orchestre éclatant, enfin un excellent trio, décelait le génie

qui ne tarda pas à se montrer tout entier et brillant de la plus vive splendeur dans *Tancredi*, qui succéda à trois ouvrages du genre bouffe. Ce fut dans *Tancredi* que l'on remarqua surtout un style neuf dans ses parties principales, et plein d'intérêt dans ses parties accessoires; Rossini semble vouloir y fixer sa manière pour l'opéra sérieux, et ne doit plus en changer que pour la composition de l'*Othello*.

« Trois ans plus tard, et après avoir donné sur diverses scènes de l'Italie sept nouveaux ouvrages, qui presque tous obtinrent le plus beau succès, Rossini arrivait au plus haut point de sa gloire dans le genre bouffe, par la composition du *Barbiere di Siviglia* chef-d'œuvre incomparable de verve, d'invention, de facilité, de gaieté, de chant et d'instrumentation. Quelque beaux que soient les ouvrages sérieux de notre auteur, il semble surtout né pour le genre bouffe; c'est là surtout qu'il est vraiment lui-même, et que la composition est réellement l'image de sa tournure d'esprit et même de sa personne.

« Le *Barbiere* est presque immédiatement suivi de l'*Othello*: ici Rossini change de manière; il donne à ses airs de longs développements; il ne laisse rien de négligé dans le récitatif; son orchestre devient plus bruyant que jamais, mais il en obtient une foule d'effets et de combinaisons qui étonnent le public, et lui laissent à peine le temps d'apercevoir d'où naissent ses émotions. Parmi les opéras qui suivent celui-ci, on remarque particulièrement *Mosè*, la *Gazza Ladra* et la *Donna del lago*, qui dans des genres différents, offrent des beautés presque continues. Depuis ce dernier ouvrage jusqu'à *Guillaume Tell*, composé après un assez long repos, et dans un système tout différent, on ne remarque, comme offrant des beautés supérieures, que la *Semiramide*. Dans les autres ouvrages, il se montre souvent comme fatigué, et son style n'est pas exempt de pesanteur et de monotonie.

« Dans la partition de *Guillaume Tell*, il semble que le compositeur ait réuni toutes les forces de son génie, fortifié par plus de vingt ans de pratique et d'expérience pour présenter aux Français la plus magnifique construction dramatico-musicale qui ait jamais été faite pour eux; depuis ce temps il n'a plus rien écrit pour le public, et l'on a droit de s'en plaindre; c'est renoncer de bien bonne heure aux applaudissements que de s'arrêter à quarante ans.

« Le mouvement que Rossini a imprimé à la musique a surtout consisté dans l'importance qu'il a donnée au rôle de l'orchestre et sous ce rapport, son influence a été utile, en ce qu'elle a contribué au progrès de la musique instrumentale et à la bonne exécution des orchestres en Italie, où cette partie avait été jusqu'alors

fort négligée. Malheureusement, son influence sur le chant et sur la composition prise en elle-même, n'a pas été aussi heureuse, et les résultats de son système n'ont pas tardé à se faire vivement sentir, comme on le verra par la suite. Tout ce qu'il y avait de brillant, de recherché, de coquet dans son orchestre, a été avidement saisi par des imitateurs, qui se sont jetés sur ses inventions comme sur une proie; ils ont pris de lui ces fréquentes modulations à la troisième du ton, ces courts traits d'orchestre en imitations à l'octave, ces nombreux *crescendo* sur la pédale, ces accords plaqués d'instruments à vent; ils ont surtout pris de lui les négligences et les incorrections; mais ils n'ont pas fait attention qu'au milieu de tout l'éclat fictif des compositions de Rossini, il y avait le plus souvent un admirable fonds véritablement créé par lui, et pour lequel les parties qu'ils trouvaient si commode de détacher n'étaient qu'une sorte de parure, sans laquelle peut-être ils n'auraient pas été aussi bien reçus du public; c'est ce fonds qui leur manquait et qui a fait que leurs imitations n'ont été d'aucun prix aux yeux des connaisseurs.

« Ainsi que nous le remarquons tout à l'heure, ce que l'on peut reprocher par-dessus tout, et avec une pleine justice, à l'école de Rossini, c'est un manque de fond presque continu, qui se laisse apercevoir à chaque instant au milieu de tout le fracas de l'orchestre. Plusieurs des compositeurs qui ont adopté ce système auraient pu obtenir des succès durables, car on remarque, surtout dans leurs premières productions, des idées heureuses, et qui leur appartiennent en propre; malheureusement la plupart ont fait de la composition un métier véritable, et contents de trouver des engagements avantageux pour les principales villes d'Italie, ils se sont contentés d'y satisfaire, en écrivant le plus vite possible et en donnant fort souvent dans une pièce nouvelle à peu près les mêmes morceaux qu'ils avaient écrits ailleurs durant la saison précédente, et qui souvent n'avaient point été goûtés. Ils ont continuellement jeté dans le même moule, et ce stéréotypage musical a tellement fatigué le public, qu'il a demandé à grands cris un changement dans l'allure des compositions lyrico-dramatiques, et tel était à cet égard sa disposition, qu'il devait se contenter, même à peu de frais, pourvu qu'un compositeur essayât de sortir de la route largement ouverte par Rossini, et qui, foulée en tout sens par ses successeurs, était tellement coupée d'ornières et couverte de fange, qu'il était impossible de s'y risquer sans y demeurer embourbé avec eux.

« Ce fut précisément à ce moment qu'un jeune Sicilien, né à Catania le 3 novembre 1802, Vincent Bellini, terminait ses études au Conservatoire de Naples. Il fit d'abord exécuter et publia

quelques compositions de peu d'importance ; le succès de ses premières productions attira l'attention de ses compatriotes, dont il était fort aimé, et il obtint pour première faveur d'écrire un opéra pour le théâtre de *San-Carlo*, sans avoir précédemment rien donné à la scène, si ce n'est un petit opéra joué par les élèves du conservatoire sur le théâtre de l'établissement. Le succès qu'obtint *Bianca et Gerlando* à Naples valut au compositeur un engagement pour le grand théâtre de Milan, où le *Pirata* obtint un succès prodigieux. *La Straniera*, *I Capuleti ed i Montechi*, *la Somnambula*, enfin *la Norma*, reçurent de vifs applaudissements sur les premiers théâtres de l'Italie ; *Zaire et Beatrice Tenda* furent moins heureux. Enfin Bellini écrivit pour le théâtre italien de Paris *I Puritani di Scozzia*, opéra qui obtint un brillant succès : il travaillait à deux nouveaux ouvrages, l'un destiné au théâtre de Naples, l'autre à l'opéra français de Paris, lorsque la mort est venue le frapper le 24 septembre 1835.

« Tous les ouvrages de Bellini s'écartent complètement du style de Rossini ; il semble même s'être appliqué à prendre autant qu'il lui a été possible le contre-pied de tout le système musical de son prédécesseur, et avoir cherché plutôt à imiter les maîtres français de la fin du siècle passé. Ainsi son orchestre est d'une nullité complète, ses motifs sont courts et sans développements, rarement il s'abandonne à l'inspiration vague, il cherche continuellement la mélodie dans le sens des paroles : pour la facture proprement dite, on s'aperçoit sans cesse du manque d'études fortes et habilement dirigées ; sa dernière partition est plus étoffée que les autres, il craignait la sévérité du parterre français ; mais l'attention qu'il semble avoir apportée à renforcer le coloris de ce dernier ouvrage, outre qu'elle est trop apparente, a laissé ses qualités ordinaires dans un état évident d'infériorité. Bellini a eu la gloire de s'être vu au moment de détrôner Rossini, peut-être a-t-il cessé de vivre justement à l'instant où cette brillante auréole qui entourait sa jeune tête allait s'éclipser. Bien que ses compositions eussent un mérite bien réel, trois causes ont surtout décidé de ses succès : 1o la satiété générale produite par la médiocrité des *travailleurs* qui exploitaient la mine féconde découverte et mise en rapport par le génie fécond de Rossini ; 2o la supériorité de la plupart des libretti sur lesquels il a exposé ; 3o enfin l'exécution parfaite de ses ouvrages, confiée dès le commencement aux premiers chanteurs de l'époque, et parfaitement mise en relation avec leurs moyens naturels.

« L'apparition de Bellini sur l'horizon musical ne paraît devoir produire aucune modification importante dans le système de composition

dramatique mis en vogue par Rossini. Quelques musiciens ont, à la vérité, essayé de prendre sa manière simple et expressive, mais parmi eux un seul, déjà connu par de nombreuses productions, a pu le suivre avec succès, du moins dans quelques ouvrages ou parties d'ouvrages qui annoncent une incontestable supériorité. Nous voulons parler de M. Donizetti, successeur de Zingarelli au conservatoire de Naples. Parmi ses nombreux opéras, *la Parisina*, entre autres, offre des parties extrêmement remarquables, et dans lesquelles il a sur Bellini l'avantage d'orchestrer avec pureté et élégance.

« Aujourd'hui (en 1837) l'Italie a un nombre assez considérable de compositeurs médiocres, inférieurs certainement à tous ceux que nous avons désignés plus haut ; mais on n'y remarque ni une triade semblable à celle qui illustra la fin du dernier siècle, ni un homme de génie tel que celui qui, pendant quinze ans, vit ses compositions répétées par toutes les voix et tous les instruments de l'Europe.

« Cette décadence a commencé à l'époque de la révolution, lorsque des armées françaises, russes et autrichiennes se ruèrent en ce pays, que dévastaient sans intermittence les vainqueurs et les vaincus. Les guerres amenèrent la suppression de plusieurs couvents et établissements publics où s'exécutait journellement d'excellente musique ; les impôts levés sur le clergé portèrent de tout leur poids sur les pauvres musiciens qui se trouvaient employés dans les églises, et qui furent congédiés et privés de toute ressource. Les démêlés de la France avec les papes Pie VI et Pie VII ne furent pas moins préjudiciables à la musique des églises dans l'état romain. Grand nombre de chanteurs et de compositeurs s'éloignèrent de leur pays, et trouvèrent de l'emploi dans les cours d'Allemagne, d'Angleterre, de Russie, d'Espagne et de Portugal. Lorsque les événements laissèrent à l'Italie un peu plus de tranquillité, beaucoup d'excellents maîtres de chapelle avaient payé tribut à la nature, et la fin de plusieurs d'entre eux avait été hâtée par la misère et le chagrin, suite nécessaire de la perte d'une position acquise. »

DIÉRIX.

Nous devons observer, dans le présent numéro de l'*Echo*, un silence honorable pour nous et profitable pour vous, amis lecteurs. Malheureusement, frappé plus encore par l'excellence du programme que par la *grandeur* des affiches, souffres qui attirent partout notre attention, nous cédon's à la tentation irrésistible de vous adresser une dernière et pressante invitation à assister au grand Concert vocal et instrumental que

doit donner, le 22 de ce mois, notre ami M. Gustave Smith. Quoique cette intéressante séance soit sous la haute direction de cet habile et obligeant professeur, que l'on se rappelle encore que tout ce que Montréal renferme d'artistes et d'amateurs distingués,—tant anglais que canadiens,—se sont empressés de lui offrir leur bienveillant concours pour cette occasion.

Donc, que tous les amis des beaux-arts et de la littérature se donnent rendez-vous à l'Institut des Artisans, Grande rue St. Jacques, jeudi, le 22 du courant.

Notre oracle Lizst ne saurait vous donner un plus agréable conseil.

CÆCILIES.

CERCLE LITTÉRAIRE.—A la séance du 3 mai, les messieurs suivants ont été élus officiers de cette institution littéraire, pour le semestre courant :

Président:—M. Joseph Royal ; Vice-Président:—M. J. A. A. Belle ; Secrétaire-Archiviste:—M. J. O. Joseph ; Secrétaire-Correspondant:—M. C. A. Pariseault ; Trésorier:—M. J. A. Genand

ETUDE LITTÉRAIRE.

VII.

Nous ne connaissons guères d'étude plus agréable et plus instructive à la fois que celle des légendes. Ce genre de littérature si varié et si attachant sous ses formes diverses, ne date réellement que du commencement de ce siècle. Cette mine inépuisable, cette source féconde fut longtemps ignorée, oubliée ou du moins négligée. Cela se comprend d'ailleurs. Les grands écrivains du siècle de Louis XIV, hommes graves s'il en fût, ne pouvaient guères goûter ces productions simples et presque sans art. Quant aux écrivains du 18^{me} siècle, à la tête desquels nous voyons Voltaire et Rousseau, ils avaient bien assez à s'occuper des funérailles du Christ et de son Eglise.

Ce fut l'Allemagne qui donna l'initiative. Les frères Grimm, savants excessivement distingués, se mirent un jour à scruter les archives des paroisses, à interroger les souvenirs des vieillards, et au moyen des traditions verbales ou écrites, ils parvinrent à recueillir les légendes des diverses principautés de leur pays.

Cet ouvrage eut beaucoup de succès et de retentissement.

A leur exemple, d'autres érudits se mirent à l'œuvre, et contribuèrent puissamment à développer et à propager ce genre littéraire.

Le mouvement était imprimé. Bientôt la même chose se fit en France, en Belgique, en Suède, en Norvège, dans le Royaume Britannique et surtout en Irlande. Toute l'Europe eut ses écrivains *légendaires*. L'Amérique ne tarda pas à avoir les siens, et aujourd'hui le Canada où le soleil de la poésie commence à briller, peut montrer avec un orgueil légitime les noms des abbés Casgrain et Ferland, d'Octave Crémazie, dont nous parlons aujourd'hui, du chevalier Taché et de biens d'autres qui suivent vaillamment le sillon que ces pionniers de la littérature ont tracé dans le champ inépuisable de nos glorieuses et héroïques légendes.

La légende qui est le produit mixte des traditions nationales et des influences locales, a diverses physionomies et revêt différentes formes.

Celle de la plaine ou des montagnes ne ressemblera pas du tout à celle des bords de la mer, et celle d'un pays froid diffèrera essentiellement avec celle d'un pays chaud. Tantôt nous la verrons rayonnant de poésie comme le soleil ardent qui l'inspira ; tantôt naïve et simple comme les champs ; tantôt terrible et gigantesque comme les flots soulevés et mugissants de l'Océan en furie.

La verte et malheureuse Erin qui se débat à l'heure qu'il est contre les horreurs de la faim, nous montre ses féeriques images et ses traditions religieuses.

Dans les légendes de France respire surtout une ardeur chevaleresque et chrétienne.

En Suisse et en Belgique, les légendes sont simples et calmes comme la vie de ceux qui les ont adoptées et se les ont transmises. Et ainsi de suite, suivant le caractère général des peuples et la nature du pays.

Partout où un aspect grandiose des lieux se trouve allié à une nationalité très-forte et à de grands souvenirs, la légende est destinée à briller d'un éclat merveilleux ; or, aucun pays que nous sachions ne présente d'aspects plus grandioses et plus variés que le nôtre, et nulle part, sous aucun coin du ciel, le sentiment de la nationalité n'est plus profond et plus vivace.

Nous aurons donc de belles légendes, d'ad-

mirables légendes. Peu de peuples pourraient montrer une histoire mieux remplie et qui évoque presque à chaque page, de plus nobles souvenirs que celle de nos pères. Il ne s'agit que de les recueillir et les mettre en lumière. Que de batailles, que de beaux faits d'armes, que de grands coups d'épée, d'arquebuse et de canon depuis Champlain jusqu'à l'immortelle journée de Châteauguay aurait à rappeler celui qui voudrait se faire l'historiographe spécial de nos légendes militaires ! Quelles pages magnifiques n'inspirerait point la légende de nos monuments religieux ! Quels flots de gaité de bon aloi ne repandraient pas sur le pays, ceux qui, — interrogeant les souvenirs de nos bons habitants — recueilleraient consciencieusement ces légendes précieuses, ces chants populaires, ces récits répétés au coin du feu, dans les longues veillées d'hiver, récits qu'une génération a transmis à une autre génération et qui empruntent un nouveau charme de cette successive et fidèle tradition ?

On a dit quelquefois que nous perdions, chaque jour, quelque chose de la vieille et franche gaité de nos pères. Cela peut être vrai, mais dans tous les cas il ne tient qu'à nous de la faire revivre, au moins — par écrit, cette vieille et franche gaité.

Mr. Octave Cremazie, dans *le chant des voyageurs*, nous en fournit une preuve éclatante.

Écoutez cette admirable ballade :

A nous les bois et leurs mystères
Qui pour nous n'ont plus de secret !
A nous le fleuve aux ondes claires
Où se reflète la forêt !
A nous l'existence sauvage
Pleine d'attraits et de douleurs !
A nous les sapins dont l'ombrage
Nous rafraîchit dans nos labeurs !
Dans la forêt et sur la cage
Nous sommes trente voyageurs.

Bravant la foudre et les tempêtes,
Avec leur aspect solennel,
Qu'ils sont beaux ces pins dont les têtes
Semblent les colonnes du ciel !
Lorsque privés de leur feuillage
Ils tombent sous nos coups vainqueurs,
On dirait que dans le nuage
L'esprit des bois verse des pleurs.

Quand la nuit de ses voiles sombres
Couvre nos cabanes de bois,
Nous regardons passer les ombres
Des Algonquins, des Iroquois.
Ils viennent, ces rois d'un autre âge,
Conte leurs antiques grandeurs
A ces vieux chênes que l'orage
N'a pu briser dans ses fureurs.

Puis sur la *Cage* qui s'avance
Avec les flots du Saint Laurent,
Nous rappelons de notre enfance
Le souvenir doux et charmant.
La blonde laissée au village,
Nos mères et nos jeunes sœurs
Qui nous attendent au rivage,
Tour à tour font battre nos cœurs.

Quand viendra la triste vieillesse
Affaiblir nos bras et nos voix,
Nous conterons à la jeunesse
Nos aventures d'autrefois.
Quand enfin pour ce grand voyage
Ou tous les hommes sont rameurs,
La Mort viendra nous crier *Nage!*
Nous dirons bravant ses terreurs :
A nous les bois et leurs mystères etc.

Il y a tout un poème dans ces quelques strophes, dans cette chanson au rythme si harmonieux qui, d'un bout à l'autre, est un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment patriotique.

Cette chanson si simple et si vraie nous en rappelle une autre, éclose sous ce ciel et arrachée par le mal du pays à la grande âme de Châteaubriand :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays ! sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ;
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie ?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et la montagne, et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !

Nous n'avons pas besoin de dire que cette chanson a fait le tour du monde. Chacun sait l'écho.

cela, mais ce que chacun ne sait peut-être pas c'est que cette chanson fit partie de l'imposante cérémonie des funérailles du grand poète. Voici comment l'habile rédacteur en chef du *Musée des Familles* a raconté cet événement :

“ La Bretagne entière était accourue au-devant de ce fils illustre, de cet autre Arthur, — immortel comme celui de la légende, qu'elle rappelait et attendait en vain depuis cinquante ans, et qui ne lui revenait que dans son cercueil, pour dormir sur son rivage au bruit de ses flots tourmentés. Paris avait envoyé là des députations nombreuses et imposantes. On peut dire que la Gloire y était représentée par tous ses enfants. M. Ampère était venu au nom de l'Académie française, et son discours fut une des émotions de la journée.

“ Mais l'événement par excellence fut le détail le moins prévu, le seul qu'eût omis le programme de la fête.

“ La cérémonie était achevée à l'église. L'immense procession, après avoir jeté l'eau bénite sur le corps, se disposait à le suivre au Grand-Tombeau (c'est le nom même du Grand-Bé). La foule remplissait encore la nef, et couvrait de sa double haie les rues et les remparts de Saint-Malo, le rivage et la mer, — et cet autre rocher de Sainte-Hélène qui attendait l'autre Napoléon. Au milieu du silence universel, on n'entendait que le bruit sourd de la vague sur les écueils... Tout à coup, l'artiste qui était à l'orgue eut une inspiration d'en haut. Oubliant les morceaux officiels qu'il venait de jouer, rejetant les maîtres passés et présents, et les *De profundis* et les *Requiem* de Mozart et de Palestrina, il fit chanter à l'instrument sacré la simple chanson du défunt :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !

“ Ce fut comme un réveil électrique, prodigieux, indicible. Les cœurs les plus froids et les yeux les plus secs se remplirent de larmes. De l'église au tombeau, à travers la multitude et la cité, l'écho de l'orgue passa frissonnant, comme l'étincelle télégraphique. Cet air, qui était dans l'âme de chacun, éclata sur les lèvres de tout le monde. Toutes les musiques civiles et militaires le saisirent au passage et le répétèrent à l'infini. Le vent et la mer semblèrent le moduler avec leurs gémissements. Et quand

on déposa Châteaubriand dans son caveau de granit, sous cette petite croix sans nom, “ où il espère recevoir quelques boulets des ennemis de la France,” en face de la chambre où il était né, devant la fenêtre où l'avait attendu sa sœur, nous crûmes tous entendre le vieux Breton murmurer lui-même le refrain de sa jeunesse :

Mon pays sera mes amours
Toujours !

...

ESQUISSES NATIONALES.

LE PÈRE MATHURIN.

Il y avait une fois un bon vieillard qu'on appelait le père Mathurin.

Ce père Mathurin était habitant et ne demeurait pas bien loin d'ici.

Il avait deux gendres, habitants tous deux, et ces deux gendres avec leurs femmes composaient toute sa famille, car il était veuf depuis nombre d'années, et il ne s'était jamais remarié.

Je ne vous ai pas encore dit, chers lecteurs, que le père Mathurin était plus qu'à l'aise, il était riche et de plus passablement vieux.

Comme il s'ennuyait tout seul dans sa grande maison de pierre sur le bord de l'eau, il lui passa un jour par l'esprit l'idée de *se donner* à ses deux gendres qu'il aimait beaucoup, espérant bien achever tranquillement sa vie au milieu d'eux.

Il se donna donc, par devant notaire public, et le contrat une fois signé, dont copie fut faite en triple expédition, le père Mathurin, les deux gendres et les deux femmes, ne formèrent plus qu'un seul et même ménage.

Tout alla admirablement bien pendant les six premiers mois, et le père Mathurin disait à qui voulait l'entendre qu'il était une grosse bête de n'avoir pas songé à se donner dix ans plus tôt.

Le septième mois, — on était alors en automne — un nuage vint à passer sur ce beau ciel bleu.

Il faut savoir que le père Mathurin, comme tous les vieillards qui sont riches, avait beaucoup d'amis et qu'il aimait à causer.

Or donc, bon nombre de vieux se rendaient chez lui. On fumait, on jasait, le père Mathurin prenait son petit coup, et comme il n'était

pas seul, tous en prenaient. De temps à autre il en retenait quelques-uns à souper et alors on passait la veillée à jouer au major ou au dix.

Ces innocentes réunions furent les premiers boulets tirés sur la bonne harmonie qui régnait dans la famille.

Les gendres, trouvèrent que ces veillées causaient de grosses dépenses, que c'était un gaspillage, que si ça continuait, on finirait par se mettre dans le chemin; de leur côté, les femmes crièrent bien haut qu'il n'y avait plus moyen de tenir la maison nette, que cette bande de vieux tousseurs venaient mettre les catalognes hors de service avec leurs crachats et la crotte de leurs souliers de bœuf;... bref, des deux côtés les récriminations pleuvaient.

Le père Mathurin fit semblant de ne pas les entendre, et les visites et les veillées n'en continuèrent pas moins; mais à mesure que l'hiver avançait, la bonne intelligence était en baisse.

Cependant l'hiver se passa tout doucement, sans éclat. On se contentait de murmurer tout bas; une circonstance frivole en apparence vint rompre la glace.

Les travaux étaient déjà commencés à la campagne depuis deux ou trois semaines. Les deux gendres travaillaient au champ, et les femmes occupées à l'intérieur repassaient du linge.

Le père Mathurin assis contre le poêle, semblait converser avec un vieux chien aveugle couché à ses pieds le long du foyer.

Soit maladresse, soit intention, une des femmes vint à laisser tomber de l'eau bouillante sur le dos de l'animal, et la pauvre bête échaudée se mit à crier comme un goret qu'on écore.

En entendant les cris plaintifs d'un vieil ami qu'il aimait beaucoup, le vieillard n'y tint plus et reprocha à sa fille ce manque d'attention.

Les deux femmes se mirent alors à dire tout ce qu'elles avaient sur le cœur: qu'il n'y avait pas moyen de faire la moindre chose autour du poêle, que le vieux et son chien écœurant étaient toujours collés dessus; qu'on les avait emboucanés tout l'hiver, que la maison était toujours pleine d'étrangers qui mettaient tout sans dessus dessous, que c'était ci, que c'était

ça, et l'on finit par appeler le bonhomme un vieux déplaisant.

Quand les deux gendres rentrèrent, la même scène recommença, et ceux-ci lui dirent qu'il était un méchant marabout.

Le vieillard, le désespoir dans le cœur, siffla son chien, et passa la porte sans dire mot.

Il alla tout droit chez son vieil ami le père Sanschagrin, et lui raconta de point en point ses infortunes domestiques. Quand il eut fini de dévider son chapelet que le père Sanschagrin écoutait attentivement, tout en se promenant de long en large à l'ombre de quelques ormes qui ombrageaient ses bâtiments, le bonhomme Mathurin attendit patiemment que son ami lui donnât quelque conseil ou du moins ouvrît la bouche pour le consoler. Mais ce dernier ne semblait guères disposé à parler de si tôt, évidemment il mûrissait quelque plan.

«Tenez, dit enfin le père Sanschagrin en s'arrêtant tout court et en mettant la main sur l'épaule de Mathurin, voulez-vous que je vous dise une chose, les trois quarts des enfants, quand la religion ne les tient pas bien en bride, ne valent pas mieux que les bêtes. Vous voyez bien cet orme-là, le plus gros, celui du milieu, eh! bien, l'été dernier, j'y avais déniché des merles, et je mis les petits qui commençaient à avoir leurs plumes, dans une cage d'osier que j'attachai à la barrière de mon clos. Savez-vous ce qui arriva? Le père et la mère vinrent exactement tous les jours leur apporter la becquée comme s'ils eussent encore été au nid. Au bout de deux ou trois semaines, les petits étant assez grands pour voler tout seuls, je me dis: voyons, je mettrai ces petits en liberté, mais il faut que j'attrappe les parents pour les encager à leur tour, je serais curieux de savoir comment ils seront traités ceux-là.

«Je plaçai donc, autour de la cage, des fêtu de paille que j'enduisais d'une glu épaisse, et en moins d'un quart d'heure, je tins mes deux oiseaux que j'enfermai à leur tour, après avoir donné aux autres la clef des champs.

«Il advint ce que je pensais. Pas un des petits ingrats ne songea à apporter la becquée aux malheureux prisonniers. Le deuxième jour, vers le soleil couchant, la mère mourut; le lendemain, en me levant au petit jour, j'allai à la cage, le père était mort. Cela m'indigna. Comme je donnais cours à de tristes réflexions,

j'entendis au-dessus de ma tête, dans les branches des ormes, le caquet bruyant de quelques merles. Je levai les yeux : ils étaient six. Je crus reconnaître les ingrats qui ricanèrent sur la tombe de leurs parents. Furieux, j'allai quérir mon fusil, et les abattis tous les six du même coup. Je vous garantis que je les ai croqués, à mon déjeuner, sans remords. Eh ! bien, père Mathurin, mon histoire de merles est quelque peu l'histoire de beaucoup d'enfants ingrats. Si vous m'eussiez consulté dans le temps, vous ne vous seriez pas donné de la sorte et vous vous seriez gardé une pomme pour la soif. Un homme dont on n'a plus rien à attendre et qui vous pèse sur les bras, voyez-vous, est un fardeau bien lourd. Mais enfin, le mal est fait, et ça ne servirait de rien d'en parler davantage. Quand le vin est tiré il faut le boire, et puisque vous avez commis une faute, il s'agit de la réparer. J'ai un moyen bien simple et qui réussira, j'en suis presque convaincu. Il est évident que c'est l'amour de l'argent et de l'intérêt qui a fait oublier à vos gendres le respect et les égards qu'ils vous doivent, eh ! bien, nous les prendrons par l'intérêt et l'amour de l'argent. Ecoutez bien : vous allez vous en retourner chez vous, et faites comme par le passé. Sur le coup de midi, quand vous serez tous à table, je m'en viendrai avec un sac de piastres françaises, nous passerons tous deux dans votre chambre, nous les compterons bien haut en parlant tout bas, puis vous ferez semblant d'ouvrir et de fermer votre coffre ; après quoi je partirai et vous vous remettrez à table. Ils entendront naturellement le bruit des écus, et s'ils vous demandent d'où vous est venu tout cet argent, vous n'avez qu'à leur dire qu'il provient de la vente d'une terre que vous vous étiez réservée. S'ils se laissent prendre à ce piège, comme je n'en doute pas, vous verrez du changement, sous peu, dans leur manière d'agir à votre égard."

Ce qu'avait prévu le père Sanschagrin arriva de point en point.

Tandis que les deux vieillards renfermés dans la chambre du fond comptaient et recomptaient, en ayant soin de les faire sonner bien fort, le fameux sac aux piastres françaises, les deux gendres et leurs femmes, l'oreille collée contre la porte, tâchaient de surprendre ce qui se passait à l'intérieur.

Dès que le père Sanschagrin fut parti et que le bonhomme Mathurin se fut remis à table, les deux femmes prenant leur voix la plus douce et la plus caline dirent en souriant :

—Il paraît, pèpère, que vous ne nous aviez pas tout donné.

—Comment, père Mathurin, s'écriaient les deux gendres, vous aviez encore des argents et vous ne nous le disiez pas ? Vous vouliez donc nous surprendre, cher pèpère ?

—Point du tout, mes enfants, reprit le bon vieillard d'un ton grave et quasi solennel, j'ai voulu simplement vous éprouver, et je me suis aperçu avec douleur que je n'avais affaire qu'à des ingrats. Je vous pardonne toutefois vos torts, mais je vous préviens, mes gendres, que je ne laisserai le reste de ma fortune qu'à celui d'entre vous qui se comportera le mieux à mon égard et qui me témoignera le plus de véritable affection. Dès ce moment, comme vous pouvez le penser, chers lecteurs, on se garda bien d'appeler encore le bonhomme vieux déplaisant, ou vieux marabout. C'était pèpère par-ci, c'était pèpère par là : les deux gendres et leurs femmes se disputaient à qui servirait le plus tôt et le mieux le cher pèpère. Bref, le bonhomme n'avait jamais été si heureux de sa vie.

Au bout de dix ans, lorsque le père Mathurin se sentit près de mourir, il fit venir dans sa chambre ses deux gendres et leur dit en leur désignant le coffre dont j'ai parlé tantôt : mes enfants, vous trouverez là dedans un testament qui explique mes dernières volontés.

Dès qu'il fut mort, les deux gendres n'eurent rien de plus pressé que d'ouvrir le coffre dans lequel ils comptaient bien puiser l'or et l'argent à pleine main, mais je vous laisse à juger de leur étonnement, lorsqu'au lieu de cette fortune tant convoitée, ils ne trouvèrent que des roches et un rondin d'une bonne grosseur, autour duquel se trouvait enroulé un morceau de papier que le notaire public de l'endroit avait orné de ces mots, écrits de sa plus belle main :

—Je lègue ce rondin pour casser la tête à père qui commettra la sottise de se donner à ses enfants.

UNION CATHOLIQUE.

Lecture prononcée à la première séance publique de l'Union Catholique, dans la Salle du Cabinet de Lecture Paroissial, à Montréal.

Mesdames et Messieurs.

Parmi les moyens que prend l'Union Catholique d'atteindre son but, les fondateurs ont sagement indiqué et recommandé l'étude des dogmes de la religion, la lecture des Docteurs de l'Eglise et la connaissance de ce que la Foi a produit de plus remarquable dans les sciences, les arts et les Belles-Lettres.

Je crois donc remplir une de ces excellentes pensées en vous entretenant, ce soir, d'une œuvre littéraire dont l'auteur distingué appartient au clergé du Bas-Canada, à ce clergé où les lumières intellectuelles n'ont jamais fait défaut au zèle évangélique le plus saintement compris et pratiqué.

Cette œuvre littéraire est celle des *Légendes Canadiennes*, par M. l'abbé Casgrain, de Québec.

L'apparition d'un livre me semble, Messieurs, constituer un fait digne d'exercer l'attention du littérateur, du moraliste et du philosophe. Il en surgit tout un ordre de considérations qui se rattachent de près au caractère, aux mœurs, à l'instruction, au goût et à l'éducation morale d'un peuple. La littérature est fille de son temps; elle se développe sous l'aiguillon des besoins de son siècle: ils agissent l'un sur l'autre, se complètent et se perfectionnent l'un par l'autre. Voilà pourquoi un ensemble de publications, et quelque fois un seul ouvrage, reflète avec une fidélité saisissante l'image de la société du temps. Chaque siècle a son genre de littérature qui en est le cachet le plus visible et le plus permanent; car chaque siècle a laissé des traces plus ou moins glorieuses de son existence dans l'histoire de la civilisation universelle.

L'examen et la critique du livre nouvellement paru se présentent sous deux faces: les unes particulières, ayant pour objet ce qu'on peut appeler sa forme et ses qualités littéraires, philosophiques, sa valeur comme travail d'art; les autres sont générales et sortent des limites de la simple appréciation de forme pour embrasser sa partie morale et politique. Je dis politique, parce qu'un livre a toujours son influence sur les événements qui le suivent. On l'a vu quelques fois y jouer le principal rôle, et l'Histoire étonnée apprendra à l'avenir que souvent une grande catastrophe sociale, une glorieuse époque doit son origine à l'influence heureuse ou funeste d'un bon ou d'un mauvais livre. C'est que ce livre est l'expression d'une idée; c'est que le génie y a déposé un germe fécond et sublime de bien ou de mal; c'est que Dieu a donné le monde, a livré les événements à la puissance de l'esprit, au joug superbe et presque divin de l'intelligence qu'il a soufflée dans sa créature.

Il ne faut pas, lorsqu'il paraît une œuvre sérieuse, se contenter de s'asseoir discrètement à côté de l'auteur, feuilleter avec lui les pages de sa pensée, surprendre le secret de son travail, lui arracher le but de ses veilles, l'idée intime qui court et circule sous sa phrase, qu'il n'ose peut-être pas s'avouer à lui-même, tant elle est grande, tant elle lui paraît vaste. Ce serait là sans doute, et c'est même le premier travail qu'on doit s'attacher à faire, car avant de généraliser, il faut apprendre

à penser, à dire comme les maîtres. Mais, il est encore un plus beau champ à exploiter, c'est, une fois le livre analysé, s'élançant à sa suite, assister pour ainsi dire à sa vente, le suivre dans la foule et là, noter l'action lente, sûre, infaillible qu'il opère sur tout ce qui le touche; en d'autres termes, observer le progrès intellectuel et moral qu'il détermine sur son passage.

Non, je ne crois pas que rien égale le spectacle d'une pensée généreuse en lutte avec un vice, contre des tendances funestes et immorales, la scène d'un bon livre qui, sans le laisser soupçonner à son lecteur, produit un retour vers la vérité, une réaction vers le bien et neutralise l'influence des idées impies et révolutionnaires. Et par révolution, je n'entends pas seulement ce coup de vent qui rase toutes les sommités d'un pays pour le compte des nains du cœur et de l'intelligence; cette tempête n'est qu'un résultat: mais j'entends encore tout le triste cortège de faux principes, de sophismes et d'erreurs que traîne à suite le dieu du matérialisme.

La Révolution c'est le mensonge, c'est le mal: c'est-à-dire, en morale c'est la doctrine libre-penseur; en politique, c'est la non-intervention; en économie sociale, c'est la prédominance du commerce et des machines sur l'agriculture, c'est l'argent qui détrône la propriété foncière. C'est le culte exagéré des chemins de fer, c'est la dette publique, c'est l'abandon ou l'apathie des intérêts agricoles; en littérature, c'est le roman, le réalisme; ce sont les journaux: partout c'est la domination de la matière sur l'esprit, le règne du succès, la divinisation de la fortune. Pour achever son œuvre, la révolution n'épargne pas même le dictionnaire; elle décore tout cela du nom de Progrès.

L'Histoire dit que les démocrates qui avaient assassiné le roi Louis XVI, et guillotiné l'aristocratie en 1793, n'eurent rien de plus pressé, quelques années plus tard, d'ajouter toute sorte de particules de noblesse à leur nom. Fille roturière d'un mauvais moine, la Révolution en passant dans l'ordre politique, s'est affublée, elle aussi, d'un faux nom de noble afin de tromper ceux qui auraient pu la croire congénère du Protestantisme.

Eh! bien, c'est à travers ces tristes ruines du cœur et de l'intelligence des peuples qu'il est instructif de suivre ou de prévoir l'action réparatrice d'un bon livre, d'une plume honnête.

Sans doute il y a des nuances presque infinies dans le talent des écrivains, et par suite, une grande variété d'influences dans les livres et les écrits que chaque jour voit éclore: cependant, en y regardant de près, on retrouve dans tous quelque démonstration des vérités générales que je viens d'esquisser. J'aborde maintenant la discussion et l'examen des qualités du livre de M. l'abbé Casgrain.

La forme en est romantique et l'auteur ne s'en fait pas faute. Il répond à ce qui pourrait être une objection, que le caractère et l'originalité de cette école ont été recueillis par des écrivains d'une parfaite orthodoxie qu'il croit avoir étudiés à fond. Il cite entr'autres M. Louis Veillot, le Cardinal Wiseman, Victor de la Prade, Hypolite Viroleau, Collin de Plancy. A une époque comme la nôtre, ajoute-t-il, on ne doit pas faire un reproche au clergé de se tenir en dehors du mouvement littéraire, le plus grand levier peut-être du monde moderne. Ainsi donc, le lecteur qui voudrait retrouver dans les *Légendes* le fil des traditions littéraires du siècle de Louis XIV, c'est-à-dire la phrase châtiée, la période

régulière, l'élégante sobriété des Bossuet, des Racine, des Molière, des Lafontaine, se désabuserait à la première page. M. l'Abbé Casgrain est fils de la littérature contemporaine: il le dit et il le prouve.

Cependant, il ne faut pas croire que les "Légendes," parce qu'elles se moulent sur une forme un peu vieillie, ont cette emphase, ce vent de mots, ce creux de la phrase qu'on distingue si souvent chez M. Victor Hugo, de Lamartine et chez quelques autres de la même école. Soit que M. l'Abbé Casgrain parle de son *beau grand fleuve géant*, soit qu'il décrive les magnifiques panoramas de la nature canadienne, son idée est toujours claire, transparente. Et puis, ce sentiment si profondément catholique, ce culte si amoureux rendu des choses de la religion et du foyer domestique fait souvent oublier le reste et vous émeut délicieusement. On se laisse bercer par ce chant abondant, irrégulier, toujours fleuri, monotone parfois, comme l'enfant d'un camp indien que sa mère endort et balance dans son pittoresque nid de feuillage, en lui contant tout bas les exploits de ses pères.

Si les "Légendes" manquent quelque fois de liaison, entre les diverses parties du récit; elles renferment presque toujours des peintures gracieuses. L'œil se repose çà et là sur de jolis tableaux de genre devant lesquels on aime à s'arrêter et à revenir. Je remarque parmi les meilleurs une *Scène d'intérieur campagnard* — *Le broyage du lin* — *Un paysage au Détroit*. Le temps me manque pour vous faire parcourir cette galerie de petites toiles; vous ne manquerez pas d'en admirer la fraîcheur et le brillant du coloris. Je vais donc me borner de prendre un peu au hasard.

La fantaisie suivante est une bluette d'imagination, bien propre à donner assez exactement une idée générale du style et de la manière de M. l'abbé Casgrain:

Oh primavera! gioventù dell' anno.
Oh gioventù! primavera di la vita,

Oh printemps! jeunesse de l'année.
Oh jeunesse! printemps de la vie.

"Combien j'ai suave et fraîche souvenance de ces jours vermeils, où, folâtre enfant, ivre de liberté, d'air et de lumière, le cœur léger comme l'aile des papillons dorés, je n'avais d'autre souci que d'émettre mes bonheurs ingénus parmi les grands bois, près des sources moirées, ou sur le velours des prairies;—tour à tour bondissant parmi les foins en fleurs, tout baignés de rosée,—ou éparpillant, lutin espiègle, leurs meules odorantes,—ou taquinant les moissonneurs courbés sur les blondes gerbes,—ou, les joues barbouillées de fraises, les cheveux couronnés de grappes de bleuets, enfilant les nids harmonieux!

"Oh! qui me rendra mes ivresses enfantines, mon beau ciel bleu, mon front rose, mes courses dans les blés d'or, ou dans les glaiens en fleurs, mes fraîches matinées—heures charmantes,—extase de la vie,—où le cœur n'est que le brûlant encensoir d'où s'exhalent sans cesse de divines ambrosies;—où les sens, encore endormis dans leurs chastes corolles, s'épanouissent à tous les zéphyrs, s'ouvrent à toutes les ivresses?

"Oh! joies de ma blonde enfance! colombes de mon cœur hors du nid envolées,—ne ferai-je donc plus jamais résonner mes sourires sur vos ailes frémissantes?

"Hélas! éteints pour jamais,—pour jamais évanouis ces rayons éblouis de mon aurore!

"Et vous aussi, chers lecteurs, ne pleurez-vous pas ces joyaux tombés de vos radieuses couronnes, ces pre-

mères caresses du bonheur si vagues et si douces qu'on dirait les mystérieux concerts de nos anges gardiens?

"Ah! pleurons ensemble;—car nos âmes déchues une fois chassées par les ans de cet Eden enchanté de la vie, n'y retournent jamais!

"De tous ces bonheurs envolés, il ne reste plus qu'un lincent embaumé:

"Un souvenir.

"Mais du fond de l'âme vide, ce doux parfum s'exhale sans cesse."

Voici maintenant une scène de mœurs canadiennes: *Le broyage du lin*:

"Vous sourient-il de ces groupes de femmes que l'on voit quelquefois, en octobre, réunis sur la lisière du bois, au flanc de quelque rocher?

"Ce sont les *brayuses* de lin.

"Elles choisissent ordinairement ces endroits, afin de se mettre à l'abri du vent.

"Deux petits murs en pierre de trois ou quatre pieds de hauteur sont adossés au flanc du rocher de manière à former une espèce de cheminée sur laquelle on dispose transversalement quatre ou cinq perches de bois dur, qui servent de séchoir pour le lin.

"Une grosse buche posée à terre à l'entrée de la cheminée empêche le feu de s'étendre et protège la chauffeuse qui doit concentrer toute son attention sur le lin pour l'empêcher de s'enflammer.

"Car malheur à elle s'il lui arrive de faire une *grillade*. Les rires et les moqueries de ses compagnes l'attendent pour lui faire expier sa maladresse.

"Aussitôt que le lin est suffisamment séché, chaque personne en saisit une poignée et la broye vigoureusement, tandis qu'elle est chaude, entre les deux bois de la *braye*, afin de débarrasser le lin de son écorce.

"Rien de gai, rien de poétique alors comme d'entendre le bruit sec et éclatant des *brayes* qui frappent, se relèvent et retombent en cadence au milieu des cris et des joyeux éclats de rire des enfans qui folâtraient sous la colonnade du bocage.

Il y a dans ce tableau une simplicité, une couleur locale qui nous transporte naturellement à un de ces jours du passé où nous avons tous assisté à la même scène, partagé les mêmes joies, goûté les mêmes plaisirs.

Pour ma part, je ne me rappelle pas avoir jamais vu le broyage du lin; mais autrefois, j'ai été témoin du broyage du chanvre; c'est à peu près la même chose.

C'est à la fin de septembre, quand les nuits sont devenues un peu fraîches, qu'à la pâle clarté de la lune on commence à broyer. Le chanvre arrivé à point a été d'abord suffisamment trempé dans les eaux courantes et à demi séché sur la grève: on l'a rapporté dans la cour depuis plusieurs jours. On le place ensuite par petites gerbes, qui avec leurs tiges écartées du bas et leurs têtes liées en boule, ressemblent déjà passablement le soir à un *sabat* de petits fantômes blancs, plantés sur leurs jambes grêles et dansant sans bruit le long des granges.

Dans la journée, le chanvre a été chauffé au four; on l'en retire à la brune pour le broyer tout chaud. L'instrument dont on se sert est le même que celui qui sert au broyage du lin. C'est une sorte de chevalet surmonté d'un levier de bois qui, retombant sur des rainures, hache la plante sans la couper. On entend alors dans la nuit, au milieu de la campagne endormie, ce bruit sec et saccadé de trois coups frappés rapidement. Puis, un silence se fait; c'est le mouvement du bras qui retire la poignée de chanvre pour la broyer sur une autre

partie de sa longueur. Et les trois coups recommencent ; c'est l'autre bras qui agit sur le levier ; et toujours ainsi jusque tard dans la soirée, souvent même jusqu'à ce que la lune soit voilée par les premières lueurs de l'aube.

Comme ce travail ne dure que quelque jours dans l'année, les chiens de la ferme ne s'y habituent pas, et hurlent des aboiements plaintifs auxquels d'autres hurlements répondent de tous les coins de l'horizon. C'est aussi le temps des bruits insolites et mystérieux dans la campagne : les grues émigrantes passent dans des régions où en plein jour, l'œil les distingue à peine, la nuit on les entend seulement, et ces voix rauques, gémissantes perdues dans les nuages, mêlées aux croassements des corneilles qui font noise dans le bois voisin, semblent l'appel et l'adieu d'âmes tourmentées qui s'efforcent de trouver le chemin du ciel et qu'une invisible fatalité condamne à planer non loin de la terre, autour de leurs demeures premières.

Dans la nuit sonore, on entend ces clameurs sinistres tournoyer parfois assez longtemps au-dessus des maisons ; puis, tout à coup, un sourd beuglement part de l'étable voisine et fait à cet étrange concert une basse effrayante, et comme on ne peut rien voir, on ressent malgré soi une sorte de crainte et de malaise sympathique jusqu'à ce que ces voix sanglotantes se soient perdues dans l'immensité.

Il y a encore d'autres bruits qui sont propres à ce moment de l'année et qui se passent principalement dans les vergers. Souvent la cueille des fruits n'est pas encore faite et mille crépitations inusitées font ressembler les arbres à des êtres animés.

Une branche grince en se courbant sous un poids arrivé tout à coup à son dernier degré de développement ; ou bien une pomme se détache et tombe derrière la clôture avec un son mat sur l'herbe humide. Alors, vous entendez fuir, en frôlant les branches et les êtres un être que vous ne voyez pas : rassurez-vous, c'est le chien de la ferme, ce *rodeur curieux*, inquiet, à la fois aboyeur, insolent et poltron, qui se glisse partout, qui ne dort jamais, qui cherche toujours on ne sait quoi, qui vous épie, caché dans les broussailles et prend la fuite au bruit de la pomme tombée, croyant que vous lui lancez une pierre.

C'est durant ces nuits-là, nuits voilées et grisâtres que les broyeuses se racontent ces étranges aventures de folets, d'âmes en peine, de loups-garous, de sabbat au coin du bois voisin et d'étranges lumières qui hantent les tombes du cimetière. J'ai passé ainsi les premières heures de la nuit autour des broyes en mouvement dont la percussion impitoyable, rompant le récit de la broyeuse à l'endroit le plus terrible nous laissait passer un frisson glacé dans les veines. Et souvent aussi la fermière continuait à parler en broyant ; et il y avait quatre à cinq mots perdus, mots effrayants sans doute que nous n'osions pas lui faire répéter et dont l'omission ajoutait au mystère plus affreux aux mystères déjà si sombres de son histoire.

C'est en vain que les gens de la ferme avertissaient les tremblants écoliers qu'il était bien tard pour rester dehors, et que l'heure de dormir était depuis longtemps sonnée pour nous : eux-mêmes mouraient d'envie d'écouter encore, et avec quelle terreur ensuite nous traversions la grande cour, le chemin et l'allée du parterre sombre pour retourner à la maison. Comme le porche de l'Eglise, à droite, nous paraissait profond et tout

grouillant de personnages noirs et grimaçant des grimaces affreuses avec des yeux flamboyants ! Comme l'ombre des vieux ormes nous semblait épaisse et noire ! Quant au cimetière ; on ne le voyait point : on se fermait les yeux pour ne pas regarder de ce côté. (1)

La narration de M. l'abbé Casgrain s'anime quelque fois d'une vivacité qui donne beaucoup de perfection à certaines parties des Légendes : témoin, le passage suivant :

« Voyez-vous, là-bas, sur le versant de ce côteau, cette jolie maison qui se dessine, blanche et proprette, avec sa grange convertie de chaume, sur la verdure tendre et chatoyante de cette belle érablière.

« C'est une maison canadienne.

« Du haut de son piédestal de gazon, elle sourit au grand fleuve dont la vague, où frémit sa tremblante image, vient expirer à ses pieds.

« Car l'heureux propriétaire de cette demeure aime son beau grand fleuve et il a soin de s'établir sur ses bords.

« Si quelquefois la triste nécessité l'oblige à s'en éloigner, il s'en ennuie et il a toujours hâte d'y revenir. Car c'est pour lui un besoin d'écouter sa grande voix, de contempler ses îles boisées et ses rives lointaines, de caresser de son regard ses eaux tantôt calmes et unies, tantôt terribles et écumantes.

« L'étranger qui, ne connaissant pas l'habitant de nos campagnes, croirait pouvoir l'assimiler au paysan de la vieille France, son ancêtre, se méprendrait étrangement.

« Plus éclairé et surtout plus religieux, il est loin de partager son état précaire.

« En comparaison de celui-ci, c'est un véritable petit prince parfaitement indépendant sur ses soixante ou quatre vingt arpents de terre, entourés d'une clôture de cèdre, et qui lui fournissent tout ce qui lui est nécessaire pour vivre dans une honnête aisance.

« Voulez-vous maintenant jeter un coup d'œil sous ce toit dont l'aspect extérieur est si riant ?

« Je vais essayer de vous en peindre le tableau, tel que je l'ai vu maintes fois.

« D'abord, en entrant dans le tambour deux seaux, pleins d'eau fraîche, sur un banc de bois, et une tasse de ferblanc, accrochée à la cloison, vous invitent à vous désaltérer.

« A l'intérieur, pendant que la soupe bout sur le poêle la mère de famille, assise, près de la fenêtre, dans une chaise berceuse, file tranquillement son rouet.

« Un mantelet d'indienne, un jupon bleu d'étoffe du pays et une caline propre sur la tête, c'est là toute sa toilette.

« Le petit dernier dort à ses côtés dans son ber.

« De temps en temps, elle jette un regard réjoui sur sa figure fraîche qui, comme une rose épanouie, sort du couvrepied d'indienne de diverses couleurs, dont les morceaux, taillés en petits triangles, sont ingénieusement distribués.

« Dans un coin de l'appartement, l'aînée des filles, assise sur un coffre, travaille au métier en fredonnant une chanson.

« Forte et agile, la navette vole entre ses mains ; aussi fait-elle bravement dans sa journée sept ou huit aunes de toiles du pays à grand'largeur qu'elle emploiera plus tard à faire les vêtements pour l'année qui vient.

« Dans l'autre coin, à la tête du grand lit à court-pointe blanche, et à carreaux bleus, est suspendue une croix entourée de quelques images.

(1) Imitation d'après un classique français. J. R.

« Cette petite branche de sapin flétrie qui couronne la croix, c'est le rameau béni.

« Deux ou trois marmots nu-pieds sur le plancher s'amuse à atteler un petit chien.

« Le père, accroupi près du poêle, allume gravement sa pipe avec un tison ardent qu'il assujettit avec son ongle. Bonnet de laine rouge sur la tête, gilet et culottes d'étoffe grise, bottes sauvages, tel est son accoutrement.

« Après chaque repas, il faut bien fumer une *touché* avant d'aller faire le train ou battre à la grange.

« L'air de propreté et de confort qui règne dans toute la maison, le gazouillement des enfants, les chants de la jeune fille qui se mêlent au bruit du rouet, l'apparence de santé et de bonheur qui reluit sur tous les visages, tout, en un mot, fait naître dans l'âme le calme et la sérénité.

Si jamais, sur la route, vous étiez surpris par le froid ou la neige, allez heurter, sans crainte à la porte de la famille canadienne, et vous serez reçu avec ce visage ouvert, avec cette franche cordialité que ses ancêtres lui ont transmise comme un souvenir et une relique de la vieille patrie. Car l'antique hospitalité française, qu'on ne connaît plus guère aujourd'hui dans certaines parties de la France, semble être venue se réfugier sous le toit de l'habitant canadien.

« Avec sa langue et sa religion, il a conservé pieusement ses habitudes et ses vieilles coutumes.

« Le voyageur, qui serait entré il y a un siècle sous ce toit hospitalier, y aurait trouvé les mêmes mœurs et le même caractère.»

La Légende des *Pionniers Canadiens* fait voir que l'auteur a saisi, avec un rare bonheur, le type sauvage et féroce de l'homme des forêts, qu'on n'a jamais pu venir à bout de civiliser entièrement : les actes d'atrocité incroyables, dit-il dans un autre endroit, que les sauvages d'Amérique commirent si souvent contre les Pionniers de la Foi et de la Civilisation, semblent avoir attiré sur toutes les races indiennes cette malédiction qui plane encore sur leur tête.

Le sauvage, a écrit le comte de Maistre, n'est et ne peut être que le descendant d'un homme détaché du grand arbre de la civilisation par une prévarication quelconque.

La nature canadienne trouve également dans l'abbé Casgrain un fidèle admirateur, un copiste distingué. Il sait encadrer toutes ces beautés avec une fraîcheur de style, une abondance d'images et d'épithètes qui rappelle l'école de Chateaubriand.

A mon avis, les *Pionniers Canadiens*, sont la meilleure pièce du livre. A part quelques défauts, on y rencontre presque toujours toutes les conditions d'un bon drame : l'intérêt toujours croissant, l'unité des parties essentielles, le naturel des personnages me semblent s'y trouver dans une assez juste mesure. Il y a là le germe fécond d'une épopée.

Que dirai-je de plus sur la forme du livre de M. l'abbé Casgrain ?

On croira peut-être que pour une critique, je me suis trop attaché aux beautés incontestables, aux ressources de style que décèle le talent de M. Casgrain, et que je n'en ai pas assez remarqué les fautes de goût qui peuvent s'y trouver.

Ce n'est ici ni l'à-propos, ni le lieu, et ce n'est pas à moi qu'appartient cette tâche de désigner à ceux que je regarde comme mes chefs et mes aînés les endroits faibles de leur écrits. Ces faiblesses, je ne les ai pas vues devant la noble et patriotique pensée qui a inspiré la phrase poétique de M. l'abbé Casgrain. Déjà, son joli

travail a fait éclore une intéressante revue dont le but est de continuer une œuvre si bien commencée et de la rendre permanente et durable. Leur but, à tous ces hommes distingués par le cœur et l'esprit, est de soustraire nos délicieuses et émouvantes légendes à un oubli dont elles sont plus que jamais menacées, de perpétuer ainsi les souvenirs conservés dans la mémoire de nos vieux narrateurs, et de vulgariser la connaissance de certains épisodes peu connus de l'histoire de notre pays.

« La légende, dit l'abbé Casgrain, c'est le mirage du passé dans le flot impressionnable de l'imagination populaire ; les grandes ombres de l'histoire n'apparaissent dans toute leur richesse qu'ainsi répercutées dans la naïve mémoire du peuple.»

Dans ces simples récits de la veillée que se transmet la famille de père en fils, un peu brodés par l'imagination, un peu embellis par l'amour du merveilleux des couleurs, il y a un fonds de vrai, il y a quelquefois toute un épisode historique, toute une peinture des temps passés d'un prix infini pour l'histoire. Le caractère de l'époque où les légendes se passent, s'y reflète avec une vérité sans déguisement : le plus souvent, c'est un trait des mœurs ou de la situation du temps qui a frappé « l'imagination populaire si naïve et si impressionnable.»

C'est ainsi que les légendes canadiennes sont tragi-ques comme l'existence des premiers colons et des premiers martyrs du pays. D'une part, la férocité du sauvage ; de l'autre les miracles de la Foi, le dévouement des missionnaires, et puis les profonds mystères des immenses solitudes du nouveau-monde, les voix puissantes de toute cette nature vierge, ces forêts infinies, pleines de mystères et d'ennemis invisibles, ces fleuves géants dans toute leur native majesté avaient bien de quoi frapper l'imagination de nos pères. Il n'y a donc rien d'étonnant dans les scènes si remuantes de férocité, de courage, d'intrépidité et de conviction religieuse qui font le caractère de nos légendes. La plupart ont germé sur le bord des gouffres, sur la crête des précipices, au fond des cataractes, sur la lisière des grands bois ; c'est bien là qu'on a vu une dernière fois un père, un parent, un ami ; c'est là qu'on a vu une dernière lutte, une suprême agonie, puis tout a disparu. Est-ce que des voix de trépassés ne viennent pas se mêler aux voix mugissantes de la cascade, aux sourds bruissements qui sortent de la forêt, aux noirs échos du gouffre où s'entonne la tempête ? Et les soirs d'été, derrière la blanche écume qui s'élève du flot bouillonnant et en colère n'a-t-on pas vu se renouveler des combats, se peindre des auréoles, se dessiner des fées gigantesques ?

Le sentiment de la nature, l'âpreté de la terre vierge, une foi digne des catacombes anime et colore d'une teinte particulière les légendes qui nous sont propres. Car, en abandonnant la mère-patrie, nos aïeux n'ont pas laissé derrière eux le merveilleux qui avait charmé leur enfance, les légendes du foyer domestique ils les ont emportées avec eux, et celles-là nous les possédons en commun avec les vieux pays d'où nous sortons. Elles empruntent à la vie des champs, à cette vie calme et rustique de nos pères, leur pittoresque et leur ingénuité.

C'est, par exemple, cette légende qui vient qu'à Noël, à minuit, les bêtes de l'étable jouissent réellement de la parole et causent entr'elles comme de bons et honnêtes bourgeois. Un paysan, raconte-on, qui voulait s'assurer de la véracité de cette croyance populaire, entra au milieu de cette nuit solennelle, dans son étable : ses

bœufs broyaient tranquillement le foin placé dans leur râtelier. Un instant après l'un d'eux dit à son voisin :

— Nous allons avoir encore, cette semaine, un rude travail.

— Comment donc ? répliqua l'autre ; toutes les récoltes sont finies, et nous avons charrié les provisions de bois pour l'hiver.

— Oui, mais nous serons obligés de conduire un cercueil au cimetière, car notre maître mourra cette semaine.

A ces mots, le paysan épouvanté jeta un cri et tomba évanoui. Épouvantés à leur tour par cette clameur, les gens de la maison accoururent près de lui, le relèvent et le couchèrent dans son lit. Le lendemain, il racontait à sa famille ce qu'il avait entendu, et, quelques jours après, un charriot attelé de deux bœufs le transportait au cimetière.

Et la légende des lutins, ces petits faunes de l'ère chrétienne, qui sont une bonne fortune pour l'habitant honnête et attentif qui les héberge et les respecte. Ce sont eux qui tressent si artistiquement la crinière des chevaux, qui mènent les troupeaux dans des paturages inconnus où ils les font engraisser à vue d'œil, qui aident à fendre le bois, qui relèvent les clôtures tombées : que sais-je, moi ? Ces ont de petits valets de ferme, propres, actifs, toujours prêts, toujours silencieux, et n'exigeant que peu de chose pour leur salaire : une écuelle toujours pleine de lait frais avec une cuiller toujours propre sur une tablette de la laiterie, c'est là tout ce qu'il leur faut. Mais, malheur si on les oublie ! Leur petite haine est grosse de dangers. Il suffit qu'un seul monte dans votre voiture pour faire suer le cheval, crier les essieux et morfondre le plus bel animal. Ou bien, il nouera si bien les crins de vos bêtes que jamais âme qui vire n'a pu les débrouiller : ou bien encore, c'est le foin de la grange qui disparaîtra avec la crème du lait : et ils ne se gêneront pas de rire de vous avec leur petite voix stridente et moqueuse, si vous vous mettez en colère. Essayez donc de les châtier !

Le livre de M. l'abbé Casgrain ne nous parle pas de ces naïves histoires : tout son amour est pour les légendes qui sont nées et se sont épanouies sur le sol et dans les temps héroïques de la Nouvelle-France. Est-ce que ce n'est pas un grand enseignement pour notre époque de matérialisme que le spectacle de ces âges légendaires, où la foi apparaît couronnée de la double auréole du martyr et de l'abnégation ?

Ces dévouements de nos aïeux à la France, ces ardeurs de tout braver pour agrandir le territoire et la splendeur de la patrie, n'est-ce pas une belle et utile leçon pour nous qui sommes portés à croire si souvent que le patriotisme se paie de phrases et que la liberté est possible sans sacrifices ?

Les Légendes Canadiennes sont une nouvelle preuve que la jeune nation à laquelle nous nous faisons tous une gloire d'appartenir, a eu son berceau dans l'héroïsme du sentiment religieux, et qu'un Canadien ne peut renier sa Foi sans commettre un crime contre nature... que dis-je ? — renier la foi de ses pères, c'est trop dire : — fils de martyrs, il n'est pas même permis aux Canadiens d'être tièdes dans la voie tracée par leurs aïeux.

Telle est l'impression salutaire et élevée que reçoit l'âme de la lecture des Légendes, et cela, sans qu'on s'en aperçoive, tant est naturel ce résultat !

Cette influence serait la seule qu'exercerait ce bon livre que l'auteur se verrait amplement retribué de ses

efforts, car pour un écrivain catholique il n'y a que les bonnes causes qui lui mettent la plume aux doigts. Et quand il peut se flatter que son travail a été béni, c'est-à-dire que son talent lui a ouvert les portes de la popularité, quand cet écrivain surtout est un prêtre, quelle récompense pour lui vaut celle-là ?

Au point de vue littéraire, le livre des Légendes est un essai remarquable pour un pays comme le nôtre : le talent qui en a inspiré la forme et les détails lui assure une influence indéniable.

On me permettra de rattacher ici, comme incident et comme digression, quelques idées sur le caractère que doit avoir la littérature canadienne pour être originale, pour exhaler, suivant la jolie expression de M. J. C. Taché, *la senteur du terroir laurentien*. L'abbé Casgrain a si bien réussi dans plusieurs parties de son livre, à reproduire ces scènes pittoresques de la vie canadienne que son exemple aura des imitateurs. Or, le goût doit être le premier maître en ces matières et commander en roi absolu.

Ces reproductions des mœurs de notre pays doivent-elles être faites sans discernement, sans choix, à l'instar des coryphées du genre réaliste ? Est-ce, par exemple, en pavant le style d'expressions vulgaires, de mots populaires qu'on donnera à notre littérature une physionomie propre ? Ce moyen au contraire me semble du plus mauvais goût, et je m'appuie ici sur les meilleurs auteurs classiques.

Le beau langage distingue la littérature, comme l'homme de bon ton : elle doit se distinguer du parler vulgaire par un choix de mots toujours nobles, par des idées simples, mais élevées : il faut laisser aux gens du peuple à la familiarité, au besoin de dire vite, ses tours communs et sa technicologie. Dans les images que l'imagination fournit à la pensée, le goût des anciens, la tradition classique conseille le discernement ; elle recommande d'éviter les détails dépoétisés par le vulgaire et de prendre le côté noble, délicat, relevé du tableau.

On a vu, il y a quelques années, une révolution contraire s'opérer en Europe, dans le monde des arts et de la littérature. Les grandes traditions du passé ont été secouées comme un trop vieux manteau : la sculpture s'est mise à déshabiller ses statues, la peinture à tout peindre et les livres sont devenus les registres fidèles de l'argot des basses classes. Bref, le beau, l'idéal, cette sainte vérité de l'intelligence, est devenu le laid, le réel absolu. Cette idolâtrie de la forme n'était que le résultat du matérialisme qui passait du monde extérieur des faits dans le domaine de l'esprit. Et telle a été son influence sur les Beaux-Arts de ce siècle, qu'elle a marqué son empreinte d'une façon indélébile jusque sur les rares écrivains qui ont essayé d'y échapper.

La grammaire n'a pas trouvé grâce pas plus que les règles des vieux maîtres sur la poésie et le style : on sait quelles extravagances littéraires, l'horreur de l'hémistiche, le mépris du bon vers, le dédain du point et de la virgule, l'amour des pages blanches et de l'alinéa, ont produit chez tant d'auteurs de talent, et même de génie !

Quelque singulière que paraisse au premier abord la prétention de créer ici une littérature nationale, c'est-à-dire une littérature française, se distinguant des modèles que nous recevons de France tous les jours, il ne faut pas cependant que cette prétention nous conduise au mauvais goût, l'imitation de ce qu'il y a de mauvais dans les divers écoles françaises. C'est bien assez que l'Eu-

rope nous envoie ses vieilles modes sans que de plein gré nous allions nous affubler de ses friperies littéraires.

D'après tous les maîtres dans l'art de penser et de bien dire, il y a deux sources où tous les écrivains indistinctement sont appelés à puiser leur idéal, à étudier le beau littéraire : ces deux principes sont l'étude de la nature et l'étude des modèles ; en d'autres termes, l'imitation des œuvres de Dieu et l'imitation des grands génies. La perfection littéraire n'existe qu'à ces deux conditions. Or, l'étude de la nature doit-elle s'entendre à la façon réaliste, c'est-à-dire, à tout prendre indistinctement dans la nature, et à faire consister le beau dans la fidélité scrupuleuse de la copie brute, dans la traduction servile du parler grossier de héros vulgaires ?

Je termine.

Il y a dans le livre de M. l'Abé Casgram un travail intellectuel, une pensée de retour vers les choses de l'esprit, qui me paraît un principe fécond d'heureuses conséquences.

Le travail, qui dira tout ce que renferme ce simple mot que le créateur prononça comme une peine terrible contre Adam le prévaricateur ? Il est synonyme de douleur, *labor* ; il veut encore dire le succès : *labor omnia vincit* ; il exprime souvent une idée de lutte, de combat contre la matière. Et cependant, combien peu travaillent réellement ! car, il y a deux espèces de travaux, l'un qui exprime une idée commune, générale, comme lorsqu'on dit le travail d'un ouvrier, les efforts laborieux du manœuvre, s'enrichir, ou pour paraître riche ; l'autre qui réveille un ordre d'idées beaucoup plus nobles, c'est le travail de l'intelligence pour qui la langue a fait un mot exprès : — *l'Etude*. Et c'est en ce sens qu'il faut dire : combien peu travaillent !

Environnés comme nous le sommes par des peuples qui font l'occupation de leur vie sociale de s'enrichir, de se donner les aises et le confort, nous croyons trop que les années du collège terminées, nous devons nous aussi nous mêler aux luttes contre la matière pour lui faire suer l'or : on travaille beaucoup de toutes parts à se donner les jouissances matérielles, on vient vite à croire que le travail de l'intelligence est inutile et même dangereux pour devenir riches. Cette activité matérielle du siècle nous fait connaître de suite à fond ses tristes tendances, son mal chronique.

La passion de l'or, l'ambition de paraître riche, la rage des beaux habits et de la montre d'or, dominant tout le reste. Plus de ces saintes pauvretés savantes des siècles passés : plus de ces œuvres laborieuses de science et d'art qui absorbaient jadis la vie d'un homme tout entier. Le pamphlet, la brochure a remplacé le livre et le sera à son tour par l'article du journal déjà passablement important. Un livre prend trop de temps pour être lu ; il exige quelque fois une étude de l'esprit : et qu'est-ce que cela rapportera enfin de compte. Mais la brochure, ça se lit entre deux courses, entre le service de deux pratiques, entre l'expédition de deux lettres.

Et le culte des choses de l'esprit, qu'est-il devenu, au milieu de ce déluge de la matière qui monte, monte, monte sans cesse depuis Luther dans le monde ? Cependant, le salut de la société n'est qu'à la condition de l'équilibre de ces deux puissantes forces de l'humanité, l'intelligence, et la matière ; l'apogée de la civilisation n'est qu'à la condition de la prédominance de celle-là sur celle-ci. Or, notre siècle présente précisément l'inverse.

Est-il bien vrai qu'une nation soit en progrès quand

tous ses instincts se tournent presque exclusivement vers l'industrie, les échanges, la recherche du bien-vivre, dont tous les appétits se résument dans ce seul mot : jouir ?

La civilisation, messieurs, comprend deux idées : le développement de l'homme social et le développement de l'homme moral. Partout où se trouve un peuple dont les goûts sont cultivés, purs et s'abreuvent aux sublimes sources de l'intelligence, le genre humain reconnaît et proclame la civilisation. Supposons un pays où les conditions du gouvernant au gouverné sont plus améliorées que chez le premier, mais où l'esprit humain est resté frappé d'une barbare stérilité, où les mœurs n'ont rien perdu de leur violence, on pourra bien s'accorder à trouver du progrès, mais non pas de la civilisation. Prenons maintenant deux nations dont l'une tourne toute son ardeur vers la recherche du bien-être matériel, tout en pratiquant un gouvernement assez facile, mais qui rélègue au second rang les choses intellectuelles, la science et les Beaux-Arts, laquelle, aux yeux de tous, portera la plus glorieuse marque de civilisation, de celle-là où de cette autre qui n'aura de plus belles fêtes, de plus beaux temples que ceux dédiés aux Lettres, à la Vertu, et dont les plus grands hommes seront des génies d'éloquence, de savoir et de littérature ?

Il y a, Messieurs, un danger immense dans ce mouvement universel qui porte toutes les têtes d'abord, puis tous les cœurs vers cette avidité de jouissances matérielles, de luxe qui dessèche l'esprit et dénature les plus nobles sentiments.

Aussi, devons-nous saluer avec bonheur les efforts que l'on fait au milieu de nous pour conjurer ce mal. Et à qui doit-on cet édifice où j'ai l'honneur de parler ce soir, sinon à cette noble pensée ? Que signifient ces associations scientifiques et religieuses, ces institutions des lettres cette réaction vers les Beaux-Arts, vers les saintes études de l'intelligence qui germent avec tant de bonheur parmi nous ?

C'est un de ces germes que j'ai pris avec amour, presque au hasard, parmi beaucoup d'autres, et que j'ai voulu étudier, ce soir, dans ses principes de morale et de saine littérature, comme dans les moissons qu'il prépare à l'avenir.

JOSEPH ROYAL.

Les Enfants au Berceau.

Enfants d'un jour, ô nouveaux nés,
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si rosés !

Enfants d'un jour, ô nouveaux nés,
Pour le bonheur que vous donnez
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges !

Pour vos grands yeux effarouchés
Que sous vos draps blancs vous cachez,
Pour vos sourires, vos pleurs même,
Tout ce qu'en vous,
Êtres si doux,
On aime !

Pour tout ce que vous gazouillez,
Soyez bénis, baisés, choyés,
Gais rossignols, blanches fauvettes !
Que d'amoureux
Et que d'heureux
Vous faites !

Lorsque sur vos chauds oreillers,
En souriant, vous sommeillez,
Près de vous, tout bas, ô merveille !
Une voix dit :
Dors, beau petit,
Je veille !

C'est la voix de l'ange gardien,
Dormez, dormez, ne craignez rien ;
Révez sous ses ailes de neige :
Le beau jaloux
Vous berce et vous
Protège.

Enfants d'un jour, ô nouveaux nés,
Au paradis d'où vous venez
Un léger fil d'or vous rattache ;
A ce fil d'or
Tient l'âme encor
Sans tache

Vous êtes à toute maison
Ce que la fleur est au gazon,
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
Ce qu'un peu d'eau
Est au roseau
Qui penche.

Mais vous avez de plus encor,
Plus que la riche étoile d'or,
Joyau des voûtes éternelles,
Plus que la fleur,
Malheur ! Malheur !
Des ailes.

ALPHONSE REYNAUD.

IL FAUT COURIR DEUX LIÈVRES.

La sagesse des nations a dit sentencieusement : *Il ne faut point courir deux lièvres à la fois !...*

Courir deux lièvres ?... mais c'est là, au contraire, une idée vraiment heureuse et charmante, une précaution intelligente ! Nous allons le prouver tout à l'heure... si vous le permettez.

Tenez, par exemple, les auteurs dramatiques du jour sans aller plus loin, sans chercher ailleurs,—choisissons-les pour notre démonstration.—On les trouve en chasse l'année entière, et,—pour la plupart,—courant deux lièvres tant qu'ils le peuvent.

Or, qu'en advient-il, en fin de compte ?

Ils prennent du ventre—à mesure que leurs cheveux les quittent—et que leur bourse s'arrondit.

Ces privilégiés ont alors du trois pour cent, de l'Orléans et du Lyon, des villas délicieuses, de vieux châteaux... ils dotent leurs filles ni plus ni moins que des banquiers. Leur table est bonne, leur cave meilleure. Ils voient, sans cesse, graviter autour d'eux des amis qui les applaudissent : tout leur sourit,—ce qui les rend, d'habitude, à ce moment fortuné, d'un commerce facile, d'humeur joyeuse et débonnaire.

Et pourquoi ?

Parce qu'ils ont eu l'esprit de courir deux lièvres.

En effet, voilà tout le mystère. Ils ont su mener de front deux occupations, dont l'une—cependant—est l'antipode de l'autre.—Jugez-en.—J'en vais passer !... On ne saurait épuiser toute la liste.

M. Camille Doucet, chef de division au ministère d'État, se préclasse au Théâtre-Français.—Jules de Wailly, qui nous a donné *le Mari à la campagne*, est chef de bureau au ministère de l'intérieur.—Alexandre de Lavergne, l'auteur de *Mlle Aissé* et de *Branche le Réveur*, occupe la même position officielle au ministère de la guerre ;—Deforges, son collègue aux archives, a écrit *le Bijou perdu* pour Marie Cabel et *Vert-Vert* pour cet éternel printemps, qui s'appelle Virginie Déjazet.

M. Arsène Houssaye, inspecteur général des beaux-arts, a crayonné *la Comédie à la fenêtre* ; Mario Uchard, auteur de *la Fiammina*, est boursier ; Charles Edmond, qui a fait jouer *l'Africain* dans la maison de Molière, est bibliothécaire. Léon Laya, auteur des *Jeunes gens* et du *Duc Job*, fut autrefois employé au ministère des finances. Un beau matin, il donna bravement sa démission : ses pièces l'avaient rendu assez riche ! M. Alphonse Karr, le père de *la Pénélope normande*, est jardinier à Nice. Moléri est horticulteur ; son collaborateur habituel, Léonce, sous chef au ministère de la Justice, a remporté, en sa compagnie, de jolis succès... Il y a bien eu le *Revers de la Médaille*... Mais, on le sait, les jours de pluie font valoir les heures de soleil !

Eugène Labiche,—l'un des princes de l'agriculture,—défriche la Sologne, tout en écrivant d'une main légère le *Voyage de M. Perrichon*, les *Vivacités du capitaine Tic*, la *Poudre aux yeux*, et tant d'autres comédies pleines d'observation et de franche gaieté.

Henri de Koek, le fils du plus gai romancier de France, est dans les douanes ;—Charles Nutter, dans le barreau ;—de Jallais,—qui a écrit plus d'un rôle pour la gracieuse Maria Belamy, l'Alphonsine des Folies-Dramatiques, est dans les assurances ;—Pierre Zacone, dans les Postes ;—et Siraudin dans la confiserie jusqu'à nous.

Pol Mercier, auteur de *Freluchette*, du *Calfut*, de *Méridien* et de comédies en vers jouées au Théâtre-Français et à l'Odéon, a crayonné les scènes les mieux réussies de ses pièces sur son pupitre du ministère de la marine ; Laurencin, lui aussi, était employé naguère au ministère de la rue Royale ;—M. Léon Morand, l'un des collaborateurs de M. Pol Mercier,—notamment dans le *Troupier qui suit les bonnes*,—est attaché au Musée du Louvre ;—Édouard Fournier est membre de la commission de colportage ;—M. Hugot (orné d'un T), est employé au ministère de la guerre ;—l'auteur des *Troubadours* et des *Petits Prodiges*, M. Tréfeu, qui a commis aussi *Cisarine Borgia*, et trempé dans les *Fiançailles de Coquenpot*, chez M. Harel, est employé au ministère des finances (contributions indirectes). Ornithologiste distingué, il charme ses loisirs en causant avec les oiseaux, et cela le console des petites perfidies de ses *Intimes*.

M. Alexandre Dumas, "*l'un des forces de la nature*," selon l'expression de M. Michelet,—a travaillé dans les bureaux du duc d'Orléans. Il raconte même, à l'occasion, que pour cacheter élégamment à la cire les plis officiels, il n'avait pas de rival.

Ludovic Halévy, qui a signé les charmants livrets de la *Chanson de Fortunio* (une perle !) d'*Orphée aux enfers*, du *Pont des Soupirs*, etc., est secrétaire du Corps Législatif ;—Ernest Blum et Alexandre Flan, les four-

nisseurs ordinaires de M. Sari,—jeunes vaudevillistes qui gaspillent souvent de l'esprit dans les éternels *zig-zags* du théâtre des Délassements,—font partie, l'un et l'autre,—d'une administration privée;—Louis Couailhac occupe une place de secrétaire sténographe au Sénat.

M. Mazères, l'auteur du *Jeune mari* (l'un des bons rôles de Bressault), était préfet,—voilà quelques années,—M. Paul Juillerat, est directeur de la librairie;—M. Miot, le collaborateur *mystérieux* du fécond M. Clairville, était, dernièrement encore, attaché au ministère de l'Intérieur. A propos de M. Miot, constatons un fait curieux, c'est qu'il n'a jamais mis le pied dans un théâtre, et que, par conséquent, il n'a jamais vu jouer une seule de ses pièces...

Continuerai-je?—Non, n'est-ce pas?... Il ne faut abuser de rien!

Un axiome *pour finir*:

Courir deux lièvres est le commencement de la sagesse.

ALEXANDRE PIEDAGNEL.

UN PEU DE TOUT.

—Quel est le roi le plus anthropophage de l'Europe?
—Le roi de Sardaigne, parce qu'il mange des pois sardes (poissardes).

.

—Quelle est, demandait-on à un savant musicien, la *note* la moins agréable?—C'est la *note* d'un fournisseur, répondit-il.

.

Feu Mademoiselle*** issue d'une famille où le vieil esprit français s'est conservé pur de tout mélange, a dit plusieurs mots dont quelques uns sont devenus célèbres.

Une de ses amies, belle jeune fille et de plus riche héritière, avait épousé un officier suisse qui l'emmena passer deux ou trois ans dans son pays.

Madame*** était revenue au Canada depuis peu, lorsqu'un jour elle rencontre Mademoiselle***

—Comment, ma bonne, pas encore mariée, fit-elle imprudemment?

—Eh! non, ma chère, répond celle-ci: que veux-tu? pas d'argent pas de suisse.

.

Le baron Gros, père de l'ambassadeur de Chine, et peintre célèbre, avait fait le portrait de Louis XVIII célèbre par ses saillies d'esprit, et par son embonpoint. Depuis trois jours, le tableau était exposé au Luxembourg, lorsqu'un aide-de-camp du Roi vient le trouver en grande hâte:

—Sire, je crois de mon devoir de vous avertir qu'il court un quatrain sur le portrait de Votre Majesté exposé par le baron Gros.

—A-t-il de l'esprit, ce quatrain? demanda le Roi.

—Je dois déclarer à Votre Majesté qu'il n'en manque pas.

—Alors, laissez-le courir, dit le Roi avec finesse.

Or, voici quel était ce quatrain:

De la peinture admirez la magie
Le Gros l'a peint notre bon souverain;
Qu'en le voyant chacun de vous s'écrie:—
Le Gros l'a peint! Le Gros l'a peint!

.

On demande à un élève au baccalauréat:

—De quoi est mort Socrate?

Il reste court.

Un ancien lui souffle aussitôt:

—De la ciguë!...

L'élève ahuri:—Monsieur il est mort de lassitude!...

.

J'ai achevé ma rhétorique dans un collège du midi. Un jour, arrive un *nouveau*, aujourd'hui Inspecteur Général des télégraphes. Le professeur lui demande:

—D'où venez-vous?

Réponse.—Du collège de Gap.

—En quelle classe étiez-vous?

—En rhétorique.

—Étiez-vous nombreux?

—J'ai emmené en partant la moitié de la classe.

Tout le monde éclate de rire.

—Pardon, monsieur... ajoute l'élève de Gap,—j'oubliais de vous dire que la seconde et la rhétorique étaient réunies.

.

Vite un pendant qui passera, grâce à l'autre.

A la première du *Jouillier*, Siraudin disait:

—Savez-vous quelle différence il y a entre un théâtre et un homme?

—C'est qu'un théâtre ne peut marcher sans décors, et qu'un homme marche, mal il est vrai, mais enfin il marche avec des cors.

.

Dans quelle ville meurt-on le moins riche?—C'est dans la ville de Périgueux (*périt gueux*.)

.

Pourriez-vous dire combien il faudrait de temps pour rebattre tous les matelas de Paris?—Quinze minutes, parce que c'est l'affaire d'un *quart-d'heure* (d'un cardeur).

.

En quel temps faut-il jouer aux cartes pour être heureux au jeu?—Quand on est enrhumé, parce qu'on a toujours de l'*utout* (de la toux).

.

Quel est le peuple le plus pauvre de la terre?—C'est le peuple *Génois*, parce qu'il vit continuellement dans l'*état de gêne* (l'État de Gènes).

.

Quelle est la chose que l'on commence par la fin?—C'est un bon repas (par la faim).

.

LES ETYMOLOGIES.—Dans un déjeuner de savants, la conversation tomba sur les Etymologies, et chacun de proposer celles qu'il croyait les plus curieuses et les plus probables. Un des assistants, qui n'avait pris qu'une faible part à la discussion, prit enfin la parole et indiqua

les suivantes qui obtinrent l'assentiment général : " On appelle *Chaudron*, espèce de vase que l'on met au feu, parce qu'il est *chaud* et *rond*.—*Fenêtre*, une croisée, parce que c'est elle qui *fait naître* le jour dans une chambre.—La *jeunesse* est ainsi appelée, parce qu'à cette âge les *jeux naissent*.—Le *pantalon* est ainsi appelé parce qu'il *pend* jusqu'au *talon*."

.

BELLES PENSEES.

1.—Dire qu'il n'y a point de Dieu, c'est faire entendre à la terre un blasphème qui sera lué même en enfer ; car l'enfer croit en Dieu. (*Le P. de Neuville.*)

2. Chose admirable ! La religion chrétienne, qui ne semble destinée qu'à faire le bonheur de l'homme dans une autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. (*Montesquieu.*)

3. L'amour-propre est le microscope qui grossit à nos yeux nos propres vertus et les défauts d'autrui. (*Vauvenargues.*)

.

" Les Américains voient dans la guerre un moyen de régénération physique, et c'est, suivant eux, une magnifique compensation aux maux qu'elle entraîne inévitablement. Nos *Yankées*, dit un journal américain, à force de croupir dans un comptoir, avaient fini par dégénérer de leur type primitif, et la nation allait devenir rachitique si la gymnastique vigoureuse que leur impose l'état de guerre n'était venu ramener leur race aux belles proportions qui conviennent à un peuple libre.

" Notre collègue prévoit bien qu'on lui objectera les chances de mort, et il se hâte de répondre que les survivants devant acquérir dans les jeux de l'ars un excès de vigueur qu'il transmettront à leurs descendants jusqu'à la troisième ou quatrième génération, il y a bien là, dit-il, de quoi consoler de quelques décès accidentels. (*Gazette de médecine.*)

.

Recette pour faire un Bachelier--ès-lettres.

Prenez un jeune homme de seize à dix-sept ans (les meilleurs arrivent de la Normandie et du Périgord) ; ficelez-le fortement pour le mettre à la broche des pions et des répétiteurs.

Cela fait, vous commencez par le remplir d'un hachis de connaissances variées, histoire, littérature, philosophie, mathématiques, etc.,—et vous le laissez griller à petit feu pendant une dizaine de mois, à partir d'octobre. Ayez soin de retourner souvent le sujet de peur qu'il ne brûle ; veillez à ce qu'il passe, deux ou trois fois par jour, d'une branche de connaissances à l'autre.

Bientôt il se gonfle de science, il exhale un parfum d'érudition ; le moment de le servir à l'examen approche.

Vers le septième mois, accélerez le mouvement du tournebroche et doublez vos heures de leçons.

Enfin, vous le truffez de racines grecques, d'étymologies latines, et vous le bardez de citations empruntées aux meilleurs auteurs. Il ne reste plus qu'à ajouter une feuille de laurier et qu'à servir chaud.

Le bachelier est à point, vers le mois d'août. Il est bien desséché et bien vide au-dedans ; mais le dehors est

doré, vernissé, admirable ! Il a perdu le meilleur de sa graisse et le plus pur de son sang ; mais quel amas de truffes succulentes, quel trésor de faits, de dates et de théories, et comme il fait honneur au chef... d'institution qui l'a préparé.

N. B. On mettra de côté la tête et le cœur du volatile dont on n'a que faire en cette occasion et qu'on peut garder pour le pot-au-feu de la vie ordinaire.

.

Je gravissais une falaise élevée avec un brave homme de paysan qui n'avait jamais vu la mer. Je me promettais de jouir de ses transports. Tout à coup, une dernière enjambée nous met en face de l'Océan immense :

La mer, partout la mer ! des flots, des flots encor.
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.

Ici les flots, là-bas les ondes ;
Toujours des flots sans fin par des flots repoussés !...

—Eh bien ?... dis-je à mon homme.

—Eh bien ? me demanda mon paysan avec une moue assez dédaigneuse,—où sont les arbres ?

.

Je visitais hier l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. On préparait un bain de siège pour un jeune conscrit. Les infirmiers apportent la baignoire devant son lit ; ils y versent cinq ou six seaux d'eau, puis ils se retirent.—Le malade les avait regardé faire d'un air consterné.—Il se lève,—puis il fait le tour de la baignoire avec une irrésolution visible. Enfin, avec un grand soupir :
—Mais c'est pas possible ! jamais je ne pourrai boire tout ça !

.

Toto fréquente un externat. Chaque samedi il en rapporte un bulletin. Toujours ce bulletin est le même et consiste en ce seul mot :—*Bien*.

Samedi dernier pourtant, Toto n'a rapporté qu'un *assez bien*.

Sa mère le gronde doucement.

—Qu'est-ce que ça veut dire, Toto ?

—Vois-tu, maman, ça se comprend ; ils m'ont mis *assez* pour changer.

.

En ce temps-là Victor Hugo habitait place Royale. Un matin on lui annonce la visite de lord S****, membre de la chambre haute, accompagné de sa femme et de ses filles. Victor Hugo passe dans son salon, et s'informe d'une visite qui l'honore.

Lord S**** se tourne alors vers sa femme :

—M. Victor Hugo ! grand poète !

Victor Hugo salue.

Lord S**** reprend en s'adressant à ses filles :

—Victor Hugo ! Notre-Dème-de-Péris !

Victor Hugo s'incline de nouveau.

—Victor Hugo ! grand poète ! Notre-Dème-de-Paris ! murmure encore lord S**** du ton de l'enthousiasme.

Puis il ouvre une espèce de grand agenda qu'il tient à la main,—sans doute un album pour lequel il sollicite un autographe.

Victor Hugo fait déjà la grimace.

Lord S**** reprend, les yeux sur l'agenda :

—A dix heures... voir le girafe au Jardin-des-Plantes.

SOUVENIRS DE BERTHIER.

ALFRED MIGNAULT.

PIANO.

Allegro.

ff

Répétez à Sva.

p

First system of musical notation. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat). It features three groups of triplets, each marked with a '3' and a slur. The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat, showing chordal accompaniment with slanted lines indicating fingerings or dynamics.

Second system of musical notation. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat. It includes a triplet marked '3' and a 7th chord marked '7'. The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat, starting with a mezzo-forte (*mf*) dynamic marking. It features chordal accompaniment with slanted lines.

Third system of musical notation. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat. It features a triplet marked '3' and a 7th chord marked '7'. The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat. A dynamic marking of *sva* (sforzando) is present above the staff. The system concludes with a double bar line.

VARIÉTÉS.

C'était l'été dernier, au polygone de Vincennes. On avait annoncé des expériences; plusieurs savants étaient accourus pour y assister. Ils causaient ensemble, à côté d'une pyramide de boulets; tout-à-coup, l'un d'eux poussa un cri de surprise:

—Ah! messieurs! nous avons un phénomène sous la main. Vous voyez ces boulets. Ils sont tous également exposés aux rayons d'un soleil ardent. Touchez-les tous, ils vous brûlent les doigts. Touchez le plus élevé, il est froid comme glace.

On vérifie. C'est ma foi, vrai! Prodigieux! prodigieux!

Toutes sortes de discussions s'engagent.

Celui-ci explique le fait par la théorie de la polarisation de la chaleur; celui-là parle de la chaleur latente; autant de têtes, autant d'opinions variées et contradictoires.

Un vieux zouave qui était là écoutait attentivement tout le monde; mais ses lèvres, dédaigneusement allongées, disaient qu'il n'était de l'avis de personne.

—Et vous, mon brave? lui dit un membre de l'Institut. Avez-vous une meilleure explication à nous donner?

—Certainement, bourgeois.

De toutes parts:

—Voyons! voyons!...

—Vous vous demandez pourquoi le boulet de dessus est froid, pas vrai?...?

—C'est cela!

—Eh bien! c'est parce que je l'ai retourné, il y cinq minutes.

* * *

Un professeur du Conservatoire a la réputation—bien ou mal gagnée—de ruiner la voix de ses élèves. Dernièrement, il y en avait un qui hurlait littéralement; on l'entendait de la cour; quelqu'un demanda à M. Auber:

—Quel est donc ce bruit?

—Rien; c'est X... qui vide un ténor.

* * *

DE LA FORTUNE PRIVÉE EN ANGLETERRE:—"En Angleterre, beaucoup de fortunes sont de 2, 3, 5 jusqu'à 7 millions de revenu.

"La ville de Folkestone appartient à un seul homme.—La grande route longe pendant sept lieues les propriétés du duc de Cleveland.—Le marquis de Breadalbane peut voyager un jour entier sur les siennes, et il y a trente-cinq lieues de son château à la mer!—Le duc de Sutherland possède en entier le comté qui porte son nom.—A Londres, plusieurs milliers de maisons appartiennent au duc de Bedford, et le marquis de Westminster, dont on a porté le revenu à 25,000 fr. par jour, soit 9 millions 125,000 fr. par an est seul maître du riche terrain de West-End, propriété dont on peut se faire une idée en concernant un habitant de Paris possesseur du faubourg Saint-Germain, de la rue de la Paix et d'une partie des Champs-Élysées.—Entre plusieurs immenses domaines, le duc de Devonshire a 96,000 acres dans le seul comté de Derby. Le duc de Richmond 40,000 autour de Goodwood, et 300,000 autour du château de Gordon."—(L'Ami de la Religion.)

PROBLÈMES AMUSANTS.

1.—On ne se fait pas toujours une idée exacte de la puissance des nombres. Qu'est-ce qu'un *billion*? Mille millions. La réponse est courte et facile. Mais ce qui ne l'est pas également, c'est de compter ce *billion*. On peut compter de 160 à 170 par *minute*; supposons qu'on aille jusqu'à 200; combien de temps faudra-t-il pour compter un *billion*?—Combien pour compter un *trillion*, c'est-à-dire, mille *billions*?

2.—Deux petites filles venaient de compter leurs *épingles*. La *première* demanda à la *seconde* combien elle en avait; celle-ci lui répondit: "Si tu m'en donnais *deux* des *tiennes*, j'en aurais *deux* fois autant que toi; et, si je t'en donnais *deux* des *miennes*, nous en aurions autant l'une que l'autre. Combien chacune avait-elle d'*épingles*?"

3.—Prenez un nombre; doublez-le; ajoutez y 4; prenez la moitié du tout; retranchez-en le nombre pensé d'abord; que vous reste-t-il?

(Solutions au prochain numéro.)

ENIGMES.

1. Tout paraît renversé chez moi:
Le laquais précède le maître;
Le manant passe avant le roi;
Le simple *clerc* avant le prêtre;
Le printemps vient après l'été,
Noël avant la Trinité;
C'en est assez pour me connaître.

2. On passe mon premier, mon second est passé;
Mais de trouver mon tout on est embarrassé.

(Explication au prochain numéro.)

Solutions des Problèmes du dernier numéro.

1° Le tiers de 18 est 6 et la moitié de ce tiers est 3; donc le tiers et demi de 18 est égal à 6 plus 3, c'est-à-dire à 9.—Le tiers et demi d'un nombre est la même chose que la moitié de ce nombre. En effet, un tiers est la même chose que deux sixièmes et la moitié d'un tiers est un sixième. Le tiers et demi est donc égal à 3/6, c'est-à-dire à 1/2.

2° Il y avait dans le premier tas: 8 billes.

— dans le second tas: 12 —

— dans le troisième tas: 5 —

— dans le quatrième tas: 20 —

Total..... 45

En effet, 8 plus 2 donne 10; 12 moins 2 donne 10; 5 multiplié par 2 donne 10; 20 divisé par 2 donne 10.

3° Le *Chameau* qui, dans les déserts où il reste quelquefois près d'un mois sans manger, se nourrit de sa bosse. Cette bosse diminue de jour en jour et finit par disparaître.